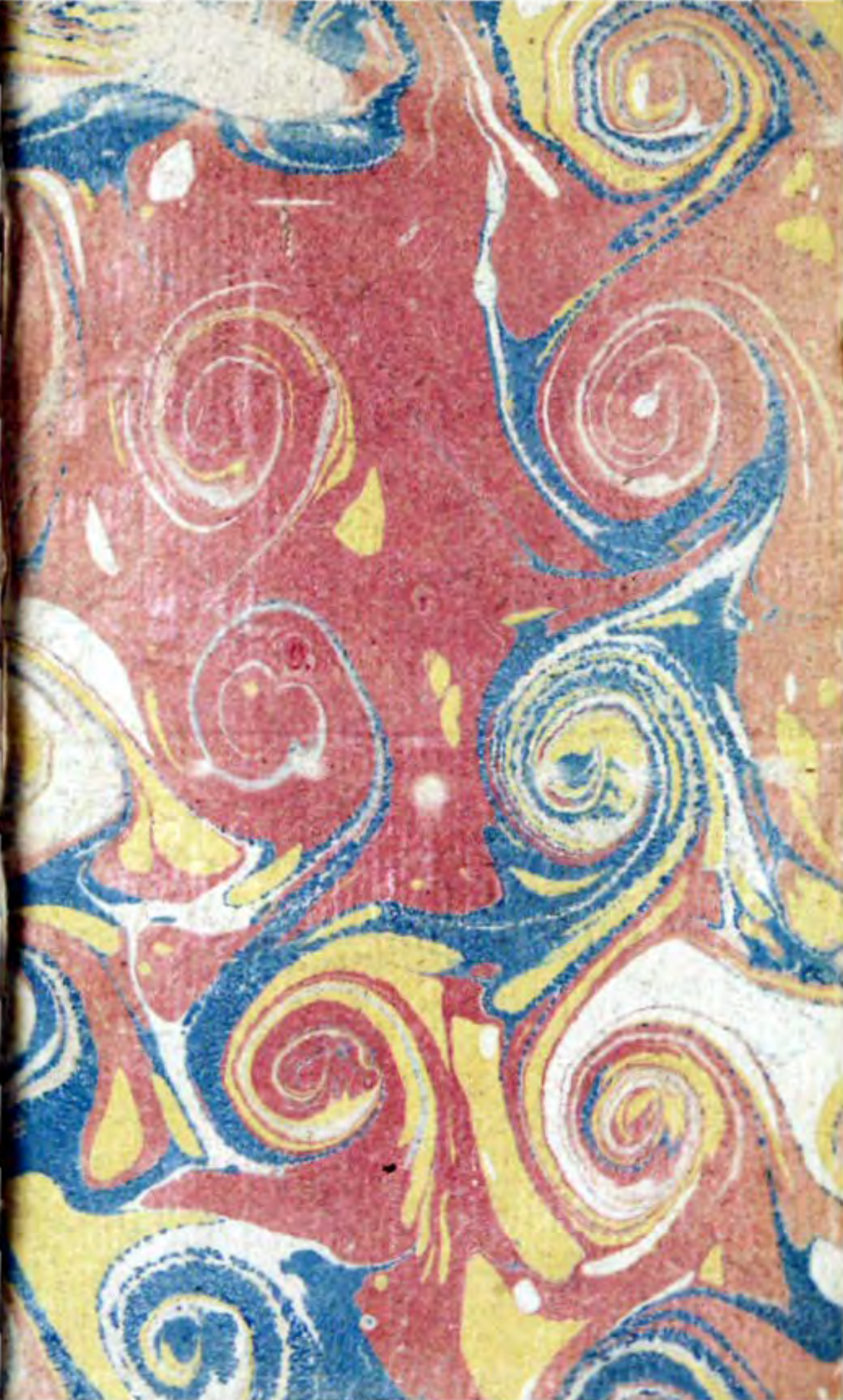
The
William L. Bryant
Foundation

West Indies
Collection



HISTOIRE
DE LA
FLORIDE,
OU
RELATION
DE LA CONQUE'TE
De ce Pays par FERDINAND DE SOTO.

SECONDE PARTIE.

M. DCC. VII.

HISTOIRE DE LA FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Eſpagnols en diverſes Provinces de la Floride, avec les batailles qui s'y ſont données.

CHAPITRE I.

Comme les Caciques de Guachoulé, & d'Iciaha, reçûrent les troupes.*

LORS que les Eſpagnols eurent traverſé le deſert, dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Hiſtoire, ils entrerent dans la

---

*, ou Ichiaha.

LIBRARY
BRYANT FOUNDATION
WEST INDIES CENTER

Capitale de Guachoulé, ſituée entre pluſieurs ruiſſeaux qui paſſent de coſté & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui ſont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de ſa Province, ſortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Eſpagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort leſtes à la mode du pays. Il receut en cet eſtat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans ſa ville qui eſtoit de trois cens feux; puis il le logea en ſa maiſon qu'il avoit preparée pour cela à la conſideration de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Eſpagnols de toutes les choſes neceſſaires. Son logis eſtoit ſur une tertre avec une terrace autour, où ſix hommes ſe pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le General ſejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Enſuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faiſant tous les jours cinq lieuës, il arriva le ſixiéme à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il deſcendit le long de pluſieurs ruiſſeaux qui paſſent à Guachoulé, qui ſe joignent à quelque diſtance de là, & font un fleuve ſi puiſſant, que dans la Province d'Iciaha éloigné de trente lieuës de l'autre, il eſt plus grand que le Gualdaquivir, qui paſſe à Seville.

La Capitale d'Iciaha eſt à la pointe d'une Iſle de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'arrivée du General ſortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la meſme choſe à l'égard des autres Eſpagnols, & les paſſerent dans des barques, & ſur des traîneaux qu'ils tenoient preſts pour leur rendre cet office. Ils les logerent aprés en leurs maiſons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes ſortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le General s'enquit à ſon ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à trente lieuës de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit ſeurement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y conſentit, & ils partirent auſſi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

CHAPITRE II.

Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

LE lendemain le Cacique vint voir le General, & luy donna un fil de perles

d'environ deux braſſes. Ce preſent ſans doute euſt paſſé pour beau, ſi les perles n'euſſent point été percées; car elles eſtoient toutes égales & groſſes comme des avelines. Soto en reconnoiſſance de cette faveur, luy donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulierement eſtimées de l'Indien, auquel il demanda où ſe faiſoit la peſche des perles, il répondit qu'elle ſe faiſoit dans ſa Province. Qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ſes anceſtres eſtoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à diſcretion. Le General repliqua qu'il luy eſtoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit receu ſon preſent que pour ne luy pas déplaire. Que ſon deſſein eſtoit ſeulement de ſçavoir de quelle ſorte on tiroit les perles des eſcailes. Le Cacique repartit qu'il en feroit peſcher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la peſche des perles, avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut ſoin que l'on brûlaſt force bois ſur le rivage, pour y faire un grand braſier, & qu'au retour des batteaux on miſt les eſcailles deſſus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres, dix ou douze perles

de

de la groſſeur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui eſtoient preſens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eût vû ce qu'il deſiroit, il retourna dîner; & incontinent aprés entra un ſoldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huiſtres que les Indiens avoient peſchées, il avoit rencontré ſous ſa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive, & qu'il le ſupplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refuſa civilement cette perle, & aſſeura le ſoldat qu'il luy eſtoit auſſi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoiſtre ſon affection, & l'honneur qu'il faiſoit à ſa femme. Et que cependant il eſtoit d'avis qu'il conſervaſt ſon preſent, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Eſpagnols qui eſtoient alors avec le General conſidererent la perle de ce ſoldat; & quelques-uns qui ſe piquoient de ſe connoiſtre en pierreries, l'eſtimerent quatre cens ducats. Auſſi elle n'avoit rien perdu de ſon luſtre, & l'on ne s'eſtoit pas ſervi du feu pour la tirer.

Tandis que les Eſpagnols ſejournerent dans la Capitale d'Iciaha, un cavalier qu'on appelloit Loüis de Bravo, ſe promenant la

lance en main ſur une chauſſée prés du fleuve, vit paſſer un chien, & il luy jetta ſa lance à deſſein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peſchoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne ſe doutoit point de ce malheur, courut ramaſſer ſa lance, & il trouva qu'elle traverſoit la teſte de Mateos, le ſeul des troupes qui euſt des cheveux blancs. C'eſt pourquoy ils l'appelloient leur pere, & comme ils luy portoient beaucoup de reſpect, ſa mort les toucha ſenſiblement.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, ceux qui eſtoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines eſtoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment ſi l'on cherchoit avec ſoin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reſte la terre par où ils avoient paſſé, eſtoit bonne pour le beſtail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traverſez, on les avoit bien reçûs, & que meſme toutes les nuits aprés les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fuſſent vengez ſur eux à coups de flêches. Mais les Indiens en uſoient peut-eſtre de la ſorte dans la penſée de mieux divertir leurs hoſtes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuer, ils le pouvoient aiſément ſans chercher aucun pretexte.

CHAPITRE III.

Reception des Eſpagnols dans les Provinces d'Acoſté & de Coça.

APrés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on ſe tinſt preſt pour partir, & l'on décampa le jour ſuivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Iſle, & à cinq lieuës d'Iciaha, où ſe fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celuy du pays, où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acoſté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d abord d'une maniere bien differente de ſon voiſin, car lors qu'ils entrerent en Acoſté, il y avoit plus de quinze cens hommes ſur les armes, tous gens reſolus & determinez à combattre, qui ne deſarmerent point de tout le jour, & qui traitterent les Eſpagnols avec tant de fierté

& d'inſolence, que pluſieurs fois on fut preſt d'en venir aux mains avec eux ; mais le General l'empécha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la ſortie d'Apalaché. On obeït, & l'on fut toute la nuit ſous les armes auſſi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligeamment offrir du gros millet ; & nos gens crurent qu'il s'eſtoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes auſſi-tôt deſcamperent, & paſſerent le fleuve dans des batteaux & ſur des traineaux, ravies que les choſes ſe fuſſent terminées ſans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçûrent avec affection. Ils leur fournirent auſſi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça eſt une Province de cent lieuës de traverſe. La terre en eſt bonne, & le pays fort peuplé. Car en un ſeul jour ſans compter les villages de coſté & d'autre de la route, les Eſpagnols traverſerent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des proviſions, & meſme ceux d'un lieu les

menoient à l'autre, & les y faiſoient recevoir. Ils les accompagnerent de la ſorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour ; de ſorte que ſelon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmy les champs.

Tandis qu'ils marchoient, le Cacique qui tenoit ſa cour à l'autre extremité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le General pour le feliciter de ſa venuë, & le ſupplier d'avancer tout à ſon aiſe ; qu'il l'attendoit dans la Capitale, où il ſeroit bien reçû luy & toutes ſes troupes. Les Eſpagnols aprés vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureuſement à cette ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celuy de la contrée. Le Cacique ſur la nouvelle qu'ils approchoient, ſortit une lieuë au devant d'eux, ſuivi de plus de mille hommes tres-bien faits & tres-leſtes, avec des habillemens de peaux, dont pluſieurs eſtoient de martres qui ſentoient fort bon. Ils marchoient en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverſes couleurs ſur la teſte, ce qui eſtoit agreable à voir.

Voilà comme les ſujets de Coça reçûrent les Eſpagnols, & leurs témoignerent l'eſtime qu'ils avoient pour eux. Enſuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto

dans l'une des maiſons du Cacique ; faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça eſt ſur le bord d'un fleuve compoſée de cinq cens maiſons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles ſejournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçûrent de Coça & de ſes vaſſeaux toutes les marques d'une grande amitié.

CHAPITRE IV.

Honneſteté du Cacique Coça, & départ des troupes.

UN jour aprés que Coça euſt dîné avec Soto, & ſe fût entretenu de la conqueſte du pays, & de la maniere de le peupler, il ſe leva, & luy fit la reverence ; ſe tournant un peu vers les Officiers qui eſtoient preſens. Puis il luy dit qu'à la conſideration des bontez que les Eſpagnols luy avoient témoignées, il le ſupplioit que s'il cherchoit à s'eſtablir dans le Pays, il preferaſt la Province de Coça aux autres. Qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles ; mais que s'il luy plaiſoit de l'envoyer viſiter entierement, il trouveroit que la terre en eſtoit tres-

bonne, & le ſejour tres-agreable. Qu'il choiſiroit la partie la meilleure, & la plus belle. Qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendroit ſa cour. Qu'au moins s'il luy refuſoit cette grace il le conjuroit, puiſque que l'hyver approchoit de le paſſer avec luy. Que durant ce temps il s'inſtruiroit à loiſir de tout, & ſeroit ſervy avec beaucoup d'affection. Le General remercia le Cacique de tant d'amitié ; & luy répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fuſt auparavant aſſeuré de quelque port où puſſent aborder les Navires d'Eſpagne, avec les choſes neceſſaires à un eſtabliſſement. Que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur ſon offre, & qu'il n'en perdroit point le ſouvenir. Que cependant il le prioit de luy conſerver toûjours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans ſa Province, où il luy obeïroit ſans reſerve. Le Cacique réjoüi de cette réponſe, dit à Soto qu'il prenoit ſes paroles pour des gages de ſa promeſſe, & qu'il s'en ſouviendroit juſqu'à ce qu'il l'euſt accomplie. Coça avoit alors vingt-ſix ou vingt-ſept ans, bien fait de ſa perſonne, ſpirituel, doux, ſage, ſi honneſte, qu'on l'euſt cru élevé parmy le monde poly & intelligent. Les Eſpagnols ſe rafraiſchirent dix ou douze

jours dans la Capitale de ſa Province ; & continuerent leur voyage vers la mer. Car dés qu'ils partirent de Chovala, ils tirerent droit à la coſte, & tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achuſſi. Le General l'avoit ainſi reſolu avec Maldonado qui devoit y mener des ſoldats, des troupeaux & des proviſions.

Le Cacique accompagna Soto juſqu'à la frontiere de la Province, & fut ſuivi de beaucoup de gens de guerre de ſes ſujets, & d'autres Indiens de ſomme. Ils ſe rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Taliſſe, qui eſt la clef de la contrée. Ce bourg eſtoit paliſſadé, reveſtu de fort bonnes terraſſes, & preſque entouré d'une riviere. Il ne reconnoiſſoit pas bien le Cacique, à cauſe d'un Seigneur voiſin qui tâchoit d'en faire ſoulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Taſcaluça ; c'eſt ainſi que s'appelloit ce Seigneur voiſin, eſtoit fourbe, hardy, & entreprenant, & ſe plaiſoit à broüiller. Coça qui depuis longtemps ſçavoit le deſſein de Taſcaluça, fut fort aiſe d'accompagner le General juſquà Taliſſe, tant pour le ſervir que pour donner de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Eſpagnols.

Tandis que les troupes ſortoient de la ville

de Coça, un Chreſtien qui n'eſtoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'eſtoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le General pria le Cacique de luy rendre ce deſerteur. Mais Coça luy repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'eſtablir ſur ſes terres, il eſtoit juſte qu'il y en demeuraſt au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier. Qu'ainſi il le ſupplioit de luy pardonner, s'il ne contraignoit point ſon ſoldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chreſtien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les raporte, afin que ſi quelque jour on fait la conqueſte de la Floride, on puiſſe s'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des eſtrangers qui ſe ſont eſtablis parmy eux.

CHAPITRE V.

De quelle maniere Taſcaluça reçût le General.

LE General ſejourna dix jours à Taliſſe ; où il s'informa des Provinces voiſines, & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Taſcaluça le vint trouver. C'eſtoit un jeune homme d'environ dix-huit ans ; mais ſi haut, qu'il ſurpaſſoit preſque de la moitié du corps tous les Eſpagnols, & tous les Indiens de l'armée. Il avoit à ſa ſuite pluſieurs gens conſiderables, & venoit en qualité d'Ambaſſadeur offrir à Soto l'amitié de ſon pere, ſa perſonne & ſa Province. Soto le reçût auſſi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il ſembloit avoir, que pour ſon air qui avoit quelque choſe de grand. Enſuite, comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Taſcaluça, il luy dit que ſon Pere n'eſtoit qu'à douze lieuës du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il ſupplioit le General d'envoyer quelques ſoldats pour les reconnoiſtre, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

duire & ramener ſeurement; & qu'apres on marcheroit par la route la plus agréable & la plus aiſée. Villabos qui ſouhaitoit que la découverte fuſt heureuſe, s'offrit d'aller avec un de ſes compagnons trouver Taſcaluça. A ſon retour les Eſpagnols dirent adieu à Coça & à ſes ſujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils paſſerent le fleuve de Taliſſe ſur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arriverent à la vûë d'un petit village où les attendoit Taſcaluça. Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arreſta ſur une éminence pour les mieux voir. Il eſtoit environné de cent des principaux de ſes ſujets, tous de bout, tandis qu'il eſtoit aſſis ſur une chaiſe de bois, haute d'environ deux pieds, ſans doſſier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de cette chaiſe il y avoit un Indien avec un enſeigne de peau de chamois, traverſé de trois barres d'Azur, de la figure d'un eſtendart de Cavalerie. Nos gens en furent ſurpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmy les Indiens.

Taſcaluça eſtoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de ſorte qu'il paroiſſoit un geant. Son viſage, ſes épaules & le reſte de ſon corps répondoit a cette hauteur,

& il eſtoit gros à proportion ; bel homme ; l'air noble & fier, le mieux pris en ſa taille, & le plus grand que l'on euſt encore vû dans la Floride.

Comme il attendoit Soto ſur l'éminence ; quelques Officiers Eſpagnols s'avancerent juſqu'auprés de luy, ſans qu'il d'aignaſt les regarder, ou leur faire la moindre civilité ; & il ſembloit qu'il ne les euſt point apperçûs. Mais à l'arrivée du General, il ſe leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de ſon coſté mit pied à terre & l'embraſſa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes ſe logerent dans le bourg & aux environs. Aprés ils ſe donnerent la main, & vinrent à la maiſon qui eſtoit preparée pour le General, où le Cacique prit congé de luy, & ſe retira.

L'Armée ſe rafraichit deux jours dans le village, & le troiſiéme elle en ſortit. Taſcaluça ſous pretexte d'amitié & de ſervice, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit ſur ſes terres. Si bien que Soto commanda que l'on tinſt preſt un cheval pour ce Cacique, de meſme qu'on avoit fait juſques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens ; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Taſcaluça eſtoit grand, on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on euſt bien cherché, on rencontra un gros

cheval

cheval de baſt, on le mit deſſus, aprés luy avoir donné un habit d'écarlatte & une cape de meſme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ſes pieds ne touchaſſent à terre.

Le General réjoüi, qu'enfin on euſt de quoy monter le Cacique donna ſes ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troiſiéme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Taſcaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville eſt forte, parce qu'elle eſt au milieu d'une preſque Iſle, que forme le fleuve qui paſſe à Taliſſe, & qui eſt beaucoup plus grand & plus rapide à Taſcaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traverſa le fleuve, mais à cauſe qu'on n'avoit pas aſſez de traîneaux, on employa tout le jour à paſſer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une valée tres-agréable. Alors les Eſpagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, ſans qu'ils puſſent ſçavoir ce qu'ils eſtoient devenus. Ils ſoupçonerent alors ſeulement que s'eſtant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet ſe plaiſoit à ſortir du camp & à courir le pays; mais de ces ſortes de courſes il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deſlors à avoir mauvaiſe opinion de l'amitié de Taſcaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Eſpagnols

témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec inſolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'eſtoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pouſſer la choſe, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & ſon compagnon eſtoient tuez, il differa de vanger leur mort, juſques à ce que la fortune leur en fourniſt quelque occaſion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui eſtoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vaſqués, cavaliers experimentez dans toutes ſortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoiſtre ce bourg, & de l'y attendre.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une trahiſon dans Mauvila.

AU meſme temps que Quadrado & ſon camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantaſſins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique; & donna ordre au Meſtre de camp de le ſuivre en diligence. Neanmoins le reſte de l'Armée

ne ſortit que tard ; & dans la penſée qu'il n'y avoit rien à craindre, ils ſe répandirent de çà & de là pour chaſſer.

Le General arriva ſur les huit heures du matin à Mauvila, qui conſiſtoit en quatre-vingts maiſons, où dans quelques-unes on pouvoit poſter quinze cens hommes, dans quelques autres mille, & aux plus petites environ ſix cens. Ces maiſons n'avoient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement, & chaque corps de logis eſt en forme de ſalle avec quelques petites chambres. Au reſte, comme Mauvila eſt une place frontiere, les maiſons en eſtoient fortes & belles, & marquoient aſſez la puiſſance du Cacique. La pluſpart auſſi luy appartenoient, & les autres aux principaux de ſes ſujets. Le bourg de Mauvila eſt dans une tres agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, paliſſadé de groſſes pieces de bois, fichées en terre avec des ſoliveaux en travers par dehors, attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois eſtoit enduit de terre graſſe ; meſlée de longue paille, ce qui rempliſſoit de telle ſorte le vuide qui ſe trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroiſſoit une muraille de maſſonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maiſons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui eſt au milieu de la Ville. Taſcaluça auſſi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ſes Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de ſervice prendroient la maiſon la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que ſon Meſtre de camp l'euſt joint, & la deſſus le Cacique entra dans une maiſon, où eſtoit ſon conſeil de guerre. Cependant les ſoldats qui s'eſtoient avancez avec le General demeurerent ſur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû le lieu qu'on leur deſtinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui eſtoit venu reconnoiſtre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il ſe falloit défier du Cacique ; & qu'il craignoit une trahiſon. Qu'il y avoit dans les maiſons du bourg prés de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, leſtes & bien armez, la fleur des vaſ-

ſaux de Taſcaluça & des Seigneurs voiſins. Que pluſieurs logis eſtoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans eſtoient libres & ſans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégaſt; ce qui faiſoit connoiſtre qu'ils avoient envie de ſe battre. Que tous les matins ils ſortoient en campagne, & faiſoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit ajouſter la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainſi il eſtoit d'avis qu'on ſe tinſt ſur ſes gardes. Le General commanda auſſi-tôt, que ſous main on avertiſt de la trahiſon ceux de ſes gens qui eſtoient dans le bourg, pour ſe tenir preſts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Meſtre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçû à Mauvila en grande réjoüiſſance, & qu'à ſon entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais deſſein, avoient ordonné pluſieurs dances de femmes, ce qui eſtoit agréable à voir; car les Indiennes ſont belles & bien faites. En effet celle que Môſcoſo emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée ſi charmante que les Dames Eſpagnols qui eſtoient dans ce Royaume le prierent ſouvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maiſon où l'attendoit ſon conſeil, il dit à ſes Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement determiner ſi l'on égorgeroit les Eſpagnols qui eſtoient dans le bourg, ou ſi l'on attendroit qu'ils fuſſent tous joints. Qu'il ne doutoit point du ſuccez de l'entrepriſe, quelque reſolution que l'on priſt; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils ſe trouvoient huit contre un, ils eſtoient vaillans & experimentez. Qu'ils declaraſſent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'executer, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ſes ennemis.

CHAPITRE VII.

Reſolution du conſeil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

LEs opinions du conſeil de Taſcaluça furent partagées. Les uns ſoûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Eſpagnols qu'ils ſe fuſſent joints, à cauſe que la défaite en ſeroit plus difficile; Et les autres,

qu'il ſeroit lâche de les attaquer lors qu'ils eſtoient en petit nombre. Qu'il falloit differer l'attaque juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Eſpagnols eſtant joints, ſe deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis couſteroit trop cher, ſi elle leur couſtoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainſi il importoit de donner ſans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut reſolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouvaſt point, on ne laiſſeroit pas de paſſer outre, d'autant qu'il y avoit toûjours raiſon de perdre ſes ennemis.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, les valets du General qui avoient appreſté le dîner, l'avertirent qu'on alloit ſervir, & il commanda de dire à Taſcaluça qui avoit toûjours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour ſe mettre à table. Ortis qui avoit reçû cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refuſée, & on luy répondit que Taſcaluça alloit ſortir. Il retourna une ſeconde fois & il eut la meſme réponſe ; & à la troiſiéme il dit que Taſcaluça vinſt s'il luy plaiſoit, & que le dîner eſtoit

ſur table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'eſtonnoit que des brigands oſaſſent proferer le nom de ſon Seigneur avec ſi peu de reſpect, & l'appeller Taſcaluça, ſans luy donner les tîtres qui luy eſtoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, que l'inſolence de ces coquins leur couſteroit la vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commencer à les chaſtier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vinſt un autre qui luy donna un arc & des fleches pour commencer le combat. Le Barbare renverſe auſſi-tôt les bords de ſa mante ſur ſes épaules, appreſte ſon arc, & ſe met en eſtat de tirer ſur une troupe d'Eſpagnols dans la ruë. Gallego qui ſe rencontra par hazard à un coſté de la porte par où l'Indien eſtoit ſorti, voyant cette trahiſon déchargea au Barbare un tel coup d'eſtramaſſon ſur l'épaule, qui n'eſtoit couverte que de ſa mante, qu'il le fendiſt juſques aux entrailles, & tomba mort dans le temps, qu'il alloit laſcher le trait. Ce Capitaine qui venoit d'eſtre tué avoit en ſortant commandé aux Indiens de charger les Eſpagnols. C'eſt pourquoy ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie ſur nos gens, qu'ils les chaſſerent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Eſpagnol ne tourna le dos, tous combattirent & ſe retirerent en braves ſoldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans, qui jetta les yeux ſur Gallego, & luy tira ſix ou ſept fléches, mais inutilement, ſi bien que de rage de ne l'avoir ny bleſſé, ny tué, il le ſerra de prés, & luy déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de ſon arc ſur la teſte, que le ſang en coula. Gallego qui previt la recharge, le perça de deux coups d'epée, & le renverſa mort à ſes pieds.

On ſe perſuada que ce mort eſtoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la paſſion de vanger la mort de ſon pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniaſtreté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme ſeul qui ſe battit courageuſement, les autres donnerent avec la meſme ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Eſpagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus viſtes monterent deſſus, les autres n'en eurent pas le loiſir, & leur couperent les longes, afin qu'ils puſſent échaper à la furcur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ny les monter, ny les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de fléches. Car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureuſement,

les uns ſur les Eſpagnols, & les autres ſur les chevaux & le bagage qui eſtoit là. Enſuite ils porterent le butin dans leur maiſon, & il ne reſta aux Eſpagnols que la vie qu'ils deffendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves ſoldats pouvoient faire.

CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

LEs Cavaliers qui eſtoient montez à cheval s'eſtant joints à d'autres qui arrivoient à la file, s'oppoſent à la furie des Barbares; & s'avancent pour ſecourir l'Infanterie qui en eſtoit preſſée; les ennemis ſe relaſchent peu à peu, les noſtres ſe raſſemblent & font deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie. Enſuite ils fondent ſur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repouſſent juſques dans leurs fortifications, où ils ſeroient entrez peſle-meſle, ſi ceux qui eſtoient dedans n'euſſent fait pleuvoir de toutes parts des fléches & des pierres. C'eſt pourquoy nos gens ſe retirerent, & les Indiens ſortirent ſi promptement, que pluſieurs ſe jetterent à bas des murailles, & approcherent

les Eſpagnol de ſi prés ; qu'ils ſe ſaiſirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage ; nos ſoldats qui ſe battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez à plus de deux cens pas du bourg, redoublerent leurs efforts, & les y recognerent vertement. Mais comme de deſſus leurs terraſſes, les Barbares incommodoient les noſtres, on eut recours aux ruſes pour les obliger à ſortir, & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc pluſieurs feintes pour les attirer, & comme elles reüſſirent on les repouſſa pluſieurs fois ; mais ce ne fut pas ſans perte de part & d'autre. Car ils ſoûtenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmy les eſcarmouches, eſtoit ſuivi d'un Dominicain bien monté qui eſtoit ſon frere, & qui le prioit d'accepter ſon cheval. Mais le Capitaine qui ſe trouvoit des premiers dans le combat, & qui aimoit l'honneur avec paſſion, ne voulut jamais quitter ſon rang. Cependant ſon frere qui piquoit & d'autre aprés luy, fut tiré par un Indien, qui le bleſſa legerement à l'épaule, parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient deſſus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de bleſſez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épouſé la Niece du General, & qui eſtoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez eſtoit genereux envers tout le monde, & fort brave de ſa perſonne. Rien ne toucha plus les Eſpagnols, que ſa mort qui arriva en cette ſorte. Son cheval dans la derniere attaque eut un coup de fléche au poitral, & auſſi-tôt Henriquez ſe courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la teſte ſur l'eſpaule gauche, il découvrit ſa gorge, & reçût en cet endroit un coup de fléche armée de pierre à fuſil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comme les Eſpagnols & les Indiens ſe battoient, mais il en perit plus du coſté des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes déffenſives. Auſſi aprés qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils ſe retirerent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, reſolus de mourir tous ſur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en meſme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce quils eſtoient mieux armez que les fantaſſins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teſte baiſſée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageuſement, mais non pas ſans eſtre maltraitez. Ils entrerent donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantaſſins qui eſtoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous paſſer par les portes, à cauſe qu'elles eſtoient eſtroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occaſion d'acquerir de l'honneur dans le combat, ils ſapperent à grands coups de haches un endroit de paliſſade, & entrerent dans le bourg l'eſpée à la main au ſecours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maiſtres de la ville, combattirent en deſeſperez au milieu des ruës, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens ; de ſorte que pour empécher que ces Barbares ne les priſſent en queuë, & ne regagnaſſent les maiſons dont on s'eſtoit emparé, ils y mirent le feu, & parce qu'elles n'eſtoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui ſervit encore à augmenter le nombre des morts & des bleſſez.

Auſſi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg, pluſieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General, mais ils y trouverent des gens qui les repouſſerent, trois arbaleſtriers, un Indien bien arme amy des Eſpagnols, avec deux Preſtres, autant d'eſclaves, & cinq gardes de Soto. Tandis que les Eccleſiaſtiques prioient, les autres com-

battoient courageuſement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maiſon, eſſaïerent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbaleſtriers percerent tous ceux qui ſe preſenterent. Cependant le General & ſes gens arrivent, ils donnent ſur les Barbares qui aſſiegeoient la maiſon, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui eſtoient dedans.

Enſuite le General qui s'eſtoit déjà battu quatre heures à pied, ſort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des ſoldats. Aprés il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils ſe font jour à travers les ennemis, les mettent en deſordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meſlée Soto ſe dreſſoit ſur les eſtriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit ſa cotte de maille, & luy entra aſſez avant dans la feſſe. Neanmoins, de peur que ſa bleſſure n'abatiſt le courage de ſes gens, & ne relevaſt celuy des Barbares, il diſſimula le coup qu'il avoit reçû, & n'arracha point la fléche, ſi bien qu'il ne put s'aſſeoir. Mais il ne laiſſa pas de ſe battre vaillamment juſques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action ſeule

marque aſſez ſon cœur & ſon adreſſe à cheval.

Tovar eut auſſi un coup de fléche, qui perça ſa lance de part & d'autre au deſſus de la poignée, mais à cauſe que le bois en eſtoit bon, le trait ne fit que ſon trou; de ſorte qu'aprés que la fléche fut coupée, le cavalier ſe ſervit de ſa lance comme à l'ordinaire. Ce coup eſt de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cauſe qu'il en arrive aſſez rarement de ſemblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maiſons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares juſques ſur leurs remparts, d'où la pluſpart combattoient; c'eſt pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faiſoit auſſi de grands maux n'ayant qu'une ſeule porte, ceux qui eſtoient dedans ne pouvoient ſortir, & ils bruſloient malheureuſement. Pluſieurs Indiennes qui ſe trouverent enfermées dans des maiſons où le feu eſtoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de deſordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chaſſoit la flamme avec la fumée ſur les Indiens, & favoriſoit les Eſpagnols, & quelquefois au contraire; ſi bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu, & il ſe tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un ſi fâcheux combat s'opiniaſtra pendant ſept heures, & dura juſques à quatre aprés midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croiſtre, ils implorerent le ſecours des femmes, & les porterent à vanger la mort de pluſieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereuſement.

Lors qu'on appella les femmes au ſecours, quelqu'unes combattoient déja au coſté de leurs maris : mais ſi-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des fléches, & les autres avec des épées, des pertuiſannes & des lances, que les Eſpagnols avoient laiſſé tomber dans les ruës, & dont elles ſe ſervirent adroitement. Elles ſe mirent toutes à la teſte des Indiens, & pleines de colere & de dépit affronterent le peril, & firent voir un courage au deſſus de leur ſexe. Mais comme les Eſpagnols virent qu'ils ne ſe battoient preſque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes ſongeoient plûtoſt à mourir qu'à vaincre, ils les eſpargnerent tellement qu'ils n'en bleſſerent pas une.

Cependant l'arrierre-garde qui avançoit, & qui ſe divertiſſoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le ſon des trompettes; & ſe doutant de ce qui eſtoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; ſi bien qu'elle vint encore à temps pour donner ſecours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Dom Carlos ſon couſin, & comme il l'aimoit extrémement, il la voulut vanger. Il ſe jette en bas de ſon cheval, prend une rondache, met l'epée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meſlée. Il y reçût auſſi-tôt un coup de fléche qui luy enfonça l'œil au derriere de la teſte, il en tomba par terre, & languit juſqu'au lendemain, qu'il mourut ſans qu'on luy puſt arracher la fléche. Ce malheur fut ſenſible à toute l'Armée, & ſur tout au General; Diego de Soto eſtoit un Cavalier vrayement digne d'eſtre ſon Neveu.

La bataille ne fut pas moins ſanglante à la campagne que dans le bourg. Au meſme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuiſoit, dans un auſſi petit lieu que Mauvila, à cauſe que leur adreſſe eſtoit preſque inutile, pluſieurs ſe coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils ſe battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le

bourg. L'avantage qu'ils remporterent ſur les fantaſſins, les Cavaliers l'avoient ſur eux, & les perçoient aiſément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit auſſi pluſieurs fois; & comme alors l'arriere-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en ſauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui ſe battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Juſques là perſonne hormis Soto & Tovar, n'y eſtoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'eſt pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en pluſieurs petites eſquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent pluſieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le deſeſpoir forçoit à ſe battre. Ces Cavaliers les prirent en queuë, & lors qu'ils les eurent rompus ils les pouſſerent vertement, renverſerent meſme peſle-meſle pluſieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent preſque tous les armes à la main, preferant la mort à la ſervitude. Ce fut par ce dernier

combat qui ſe donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Eſpagnols aprés s'eſtre battus neuf heures entieres ſans relaſche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

CHAPITRE IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquerent ſi courageuſement nos gens, qu'ils les chaſſerent de Mauvila, un Eſpagnol de fort peu de conſideration, prit la fuite, & comme il ſe fut tiré de peril il tomba par terre, & ſe releva auſſi-tôt. Cependant parce qu'il ne penſoit pas eſtre tout à fait ſauvé, il ſe remit à fuir & tomba; ce qui parut ſurprenant, on le trouva mort ſans apparence de coup, ny de bleſſure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choſes qui arriva pendant la bataille, & voicy ce qui avint immediatement aprés. Men-Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien ſervi en Afrique, & ſur les frontieres de Portugal, combatit preſque tout le jour, & fit de tres-belles actions; mais aprés la bataille lors qu'il eut mis

pied à terre, il demeura immobile ſans pouvoir parler ny manger, & mourut en cet eſtat là au bout de trois jours, quoy qu'il n'euſt reçû ny coup ny bleſſure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares, luy avoient cauſé cet accident, & l'on diſoit qu'il eſtoit mort de trop de cœur. Du reſte après la bataille il ſe trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Eſpagnols avec tant de furie, que durant la chaleur du combat il ne s'eſtoit pas apperçû du carnage que l'on avoit fait de ſes compagnons; mais comme la rage avec laquelle il ſe battoit fut paſſée, & qu'il reconnut le peril où il eſtoit, avec le malheur de ſon party, il gagna en diligence le rampart, pour tâcher de ſe ſauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnoles répanduës çà & là, il perdit toute eſperance d'échaper. Il oſte la corde de ſon arc, en attache un bout à une branche d'arbre, que l'on avoit laiſſé entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à ſon cou, & ſe laiſſe tomber du haut du rempart en bas, & s'étrangle. Quelques ſoldats coururent à ſon ſecours, mais quand ils arriverent il eſtoit mort. Cette action fait voir le courage & le deſeſpoir des Indiens, puiſque le ſeul qui s'eſtoit ſauvé du combat, aima mieux ſe faire perir luy-meſme, que de

tomber au pouvoir de ſes ennemis.

CHAPITRE X.

Eſtat des Eſpagnols aprés la bataille,

LE jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs ; & le lendemain il eut ſoin de faire panſer tous les bleſſez. Mais il y en mourut pluſieurs auparavant ; car on trouva dix-ſept cens ſoixante-dix bleſſures dangereuſes, les unes à la poitrine, les autres à la teſte, ſans parler des bleſſures legeres, dont le nombre ne ſe ſçauroit dire. Il n'y eut preſque aucun ſoldat qui fuſt bleſſé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'eſt pourquoy il eut fallu pluſieurs Chirurgiens ; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choſes manquoient, huile, bandes, charpie, habits ; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout conſumé. Il n'y avoit auſſi ny hutte pour ſe mettre à couvert la nuit, ny vivres pour ſe rafraichir. Les ſoldats meſmes ne pouvoient en aller chercher, à cauſe de l'obſcurité & de leurs bleſſures. De ſorte que n'eſperant aucun ſoulagement des hommes, ils implorerent le ſecours du Ciel,

& reconnurent que par les prieres, leurs forces & leurs courages s'augmentoient peu à peu. Ainſi ils ſe tirerent glorieuſement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins bleſſez eurent d'abord ſoin de ceux, dont les coups eſtoient mortels. Les uns apporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes, que les Indiens avoient faites hors du bourg, & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, ſous leſquelles ils mirent les malades. Pluſieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez, dont ils tirerent la graiſſe & en compoſerent un onguent pour les bleſſures. Quelques-uns prirent les chemiſes de leurs compagnons morts, & ſe dépoüillerent meſme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les bleſſures dangereuſes; car les playes legeres ſe panſoient avec du gros linge, & des doublures de haut de chauſſes. D'autres écorcherent les chevaux qu'on avoit tuez, & en donnoient la chair aux plus foibles, & le reſte eſtoit ſous les armes, pour faire teſte à l'ennemy au cas qu'il paruſt. Voilà comme les Eſpagnols ſe rendirent tous ſervice les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panſerent les bleſſures mortelles; & cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades faute d'eſtre bien

traitez. De ſorte qu'avec treize qui expirerent immediatement aprés le combat, & quarante-ſept qui furent tuez, dont dix-huit perirent de coups de fleches à la teſte, il en mourut quatre-vingts & deux, ſans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

CHAPITRE XI.

Indiens morts à la bataille.

LEs Indiens perdirent prés d'onze mille perſonnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens parmy leſquelles eſtoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut bruſlé. Car dans une ſeule maiſon il y eut mille femmes d'eſtouffées par le feu; ce qui attiroit la compaſſion de tout le monde. A quatre lieuës autour de la ville, parmy les bois dans les ruiſſeaux, & autres endroits ſemblables, les ſoldats qui allerent en party, trouverent plus de deux mille Barbares; les uns morts, & les autres bleſſez, qui faiſoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put ſçavoir ce que le Cacique eſtoit devenu. Les uns aſſeuroient qu'il avoit lâche-

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'eſtoit bruſlé. Auſſi meritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit cauſé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, des qu'il apprit que les Eſpagnols devoient paſſer ſur ſes terres, il reſolut de les y exterminer. C'eſt pourquoy avant qu'ils y entraſſent, il envoya ſon fils accompagné de quelques-uns de ſes ſujets vers le General; afin que ſous pretexte de paix, ils obſervaſſent la conduite des Eſpagnols dans la guerre, & que ſur leur rapport il priſt des meſures pour faire reüſſir ſes deſſeins. On apprit auſſi qu'un jour comme les habitans de Taliſſe ſe plaignoient à luy, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Eſpagnols des hommes & des femmes pour eſclaves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeïr ſans repugnance, que bien-tôt il leur renvoyeroit leurs gens & les Eſpagnols meſme, dont ils ſe pourroient ſervir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent a la bataille confirmerent la meſme choſe. Qu'à la perſuaſion de Taſcaluça, les habitans s'eſtoient aſſemblez dans la vûë de tuer les Chreſtiens. Que pour elles, la pluſpart ſous de grandes promeſſes ſeulement avoient eſté attirées des Provinces voiſines. Qu aux unes on devoit faires preſent des capes d'ecarlatte, de jupes de ſatin & de velours, afin de paroiſtre à la dance

dance & aux feſtes publiques ; & qu'aux autres on eſtoit convenu de donner des chevaux pour ſe promener devant les Eſpagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis pluſieurs ſoldats pour eſclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme pluſieurs d'elles avoient leurs maris, elles eſtoient venuës par leur ordre ; & les autres à la ſollicitation de leurs parens, qui leur avoient fait eſperer qu'elles verroient de grandes rejoüiſſances, pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'eſtoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient ſouhaité avec paſſion qu'elles fuſſent témoins de leur valeur. Ce qui fait aſſez connoiſtre qu'il y avoit long-temps que Taſcaluça meditoit ſa trahiſon. Mais elle luy fut fatale auſſi bien qu'aux Eſpagnols, qui ſans conter les choſes dont j'ay parlé, perdirent pluſieurs calices, pluſieurs paremens d'Autels, des chaſubles & autres ornemens, le vin & quelques meſures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Meſſe. De ſorte que ne pouvant l'oüir, les Eccleſiaſtiques & les Religieux qui ſuivoient l'Armée s'aſſemblerent pour ſçavoir ſi l'on pourroit conſacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convinrent qu'il falloit du

pain de pur froment, & de veritable vin. Comme donc l'on ne conſacra plus, on dreſſa tous les Dimanches & toutes les Feſtes un Autel, puis un Preſtre s'habilloit d'une eſpece de chaſuble de chamois, & diſoit *l'Introite* avec les autres prieres de la Meſſe, ſans conſecration, & les Eſpagnols appelloient cela une Meſſe ſeiche. Celuy qui la celebroit, ou bien quelque autre Eccleſiaſtique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainſi nos gens ſe conſoloient un peu de ne pouvoir adorer Jeſus-Chriſt ſous les eſpeces du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaiſir, fut qu'ils demeurerent dans cet eſtat plus de trois ans ; & juſqu'à ce que ſortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chreſtiens.

CHAPITRE XII.

Conduite des troupes aprés la bataille, avec la mutinerie de quelques ſoldats.

LEs Eſpagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à ſe faire panſer dans les huttes, que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui ſe portoient

le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens bleſſez, ſans qu'ils rencontraſſent perſonne qui en euſt ſoin. Ils apprirent ſeulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il ſe retiroient dans les foreſts. Nos ſoldats touchez de compaſſion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens eſtoient cachez & que l'on vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques priſonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord ſi l'on s'aſſembloit pour venir attaquer les troupes; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant eſté tuez à la bataille, il ny avoit plus perſonne qui puſt prendre les armes. On crut cela ſans aucune peine; car tandis que les Eſpagnols ſejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur miſere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'eſtat où ils étoient.

Durant ces choſes Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureuſement la coſte. Il ſçût auſſi des priſonniers, que la mer & la Province

d'Achuſſi où il ſouhaitoit d'aller, n'eſtoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjoüirent, dans l'eſperance de mettre fin à ſon voyage, & de s'eſtablir en Achuſſi. Car il avoit reſolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embraſſer la foy Catholique, & les reduire peu à peu ſous la domination d'Eſpagne.

En conſideration d'une ſi bonne nouvelle, & ſur ce que l'on pouvoit aiſément aller du camp, en Achuſſi; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprés de ſa perſonne fort civilement. Il le pria de luy conſerver l'honneur de ſon amitié, & aprés luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plûtoſt renvoyé, dans la crainte qu'eſtant fort eſloigné de ſon pays, il ne luy arrivaſt par le chemin quelque malheur, il l'aſſeura que les Eſpagnols ne tarderoient point à ſe rendre ſur ſes terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & aprés quelques complimens qu'il fit à Soto, ſur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ſes ſervices aux obligations qu'il luy avoit, & là deſſus il prit la route d'Achuſſi. Cependant, la diſ-

corde, cette peſte des nations & des armées, deſtruiſit tous les deſſeins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il ſe rencontroit des ſoldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repaſſant en leur eſprit les richeſſes que l'on y avoit gagnées, il conſideroient qu'il n'y avoit rien de ſemblable à eſperer dans la Floride, il leur eſtoit impoſſible de ſe reſoudre à s'y eſtablir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la derniere bataille, ils diſoient qu'on devoit deſeſperer de dompter jamais des peuples auſſi fiers & auſſi belliqueux, que les habitans des vaſtes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de paſſion leur liberté, & qu'ils perdroient plûtôt la vie que de ſe ſoûmettre ſous le joug des Eſpagnols. Qu'aprés tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on ſe conſumaſt malheureuſement. Et puiſque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on ſeroit arrivé à la coſte prendre la route du Perou & du Méxique, où il ſeroit facile à tout le monde de faire une fortune conſiderable. Ces diſcours furent raportez aux General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-meſme, il ſe mit la nuit à roder tout ſeul en habit déguiſé. Il oüit qu'un

Treſorier * des troupes avec quelques autres, proteſtoient qu'à leur arrivée au port d'Achuſſi, s'ils trouvoient des vaiſſeaux ils feroient voile vers la nouvelle Eſpagne, & qu'ils eſtoient las de ſe ſacrifier pour conquerir un miſerable pays. Ces paroles toucherent Soto, dans la creance qu'à la premiere rencontre, ſon armée ſe diſſiperoit. Qu'il auroit le meſme malheur en ſes deſſeins, que Piçarre dans la conqueſte du Perou, qui demeura ſeulement avec treize ſoldats dans l'Iſle de Gorgonne. Et qu'aprés il luy ſeroit impoſſible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu ſa peine, ſon autorité, ſon honneur; enfin ſes biens. Toutes ces conſiderations obligerent le General qui eſtoit jaloux de ſa gloire, à prendre des reſolutions precipitées & pleines de deſeſpoir. C'eſt pourquoy de crainte que ſes ſoldats n'executaſſent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ſes ordres en diligence & avec adreſſe, pour avancer dans le pays, deſirant de s'éloigner de la coſte, & d'oſter aux mécontens les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reſte de ſon Armée. Mais cette conduite fut la cauſe & le commencement de ſa perte, & depuis il eut toûjours du malheur. Car fâché de voir tous

* Juan Caitan.

ſes deſſeins inutiles, & ſon eſperance trahie, il erra comme par dépit de coſté & d'autre, juſques à ce qu'il perdit par ſa mort tout le fruit de ſes travaux, ſes biens, & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Eſpagne. Neanmoins, ſi au lieu de s'écarter de la coſte; il euſt d'abord pris le conſeil de ſes ſages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il euſt retenu ſans peine les autres dans le devoir, & terminé heureuſement ſon entrepriſe. Mais comme il ne ſuivit que ſa paſſion, il manqua en une choſe qui luy eſtoit de la derniere conſequence. Ainſi quiconque neglige de conſulter ſes amis, lors qu'il le faut, reüſſit ſouvent fort mal en ſes affaires.

CHAPITRE XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

AVant que de ſortir de la Province de Taſcaluça, il eſt à propos de raporter la maniere dont les loix de ce pays, & de la contrée de Coça, puniſſent les femmes adulteres. Il y a dans cette derniere Province une loy qui ordonne, ſur peine de la vie, que ſi

quelqu'un a des indices ſuffiſans pour croire qu'une femme ſoit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuſer auprés du Cacique, ou en ſon abſence, auprés des Juges du lieu. Ces Juges ſur le raport qui leur eſt fait, informent ſecrettement contre la perſonne accuſée, & s'en ſaiſiſſent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feſte, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à ſe rendre, au ſortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils ſe rangent tous en haye. Aprés viennent les Juges dont deux ſe placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils diſent à ſon mary qui eſt preſent, qu'elle eſt convaincuë de mauvaiſe vie, & qu'il la traitte ſelon la rigueur de la loy. Le mary la dépoüille toute nuë, & la raſe avec une eſpece de raſoir * de pierre à fuſil ; chaſtiment honteux, & ordinaire parmy les Nations du nouveau monde. Enſuite pour marque qu'il la repudie, il ſe retire avec les habits de ſa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent auſſi-tôt à la crimmelle de paſſer pardevant les perſonnes qui ſont en haye, & d'aller declarer ſon crime aux deux autres Officiers,

* Les Indiens n'ont pas encore l'uſage des ciſeaux.

Elle obeït, & dès qu'elle les approche, elle leur dit qu'elle eſt convaincuë d'adultere, & condamnée à la peine, dont les loix puniſſent ce crime. Qu'on l'envoye vers eux, afin qu'ils faſſent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponſe, qu'il eſt raiſonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë de conſerver l'honneſteté publique ſoient inviolablement obſervées. Qu'ainſi ils confirment la ſentence que l'on a renduë contre elle, & luy ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans ſa faute. Là deſſus elle s'en retourne vers les premiers Juges, & les gens qui ſont en haye la ſifflent, & tâchent à force d'injures d'augmenter ſa honte. Cependant le peuple qui vient en foule, & qui la voit toute nuë, fait des cris aprés elle. Les uns luy jettent des mottes de terre, les autres de la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des morceaux de nattes & autres choſes ſemblables; la loy le commande de la ſorte, & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de ſon ſexe. Aprés tous ces maux, les Juges la banniſſent de la contrée, & la mettent entre les mains de ſes parens avec ordre, ſur peine de punition exemplaire, de ne luy donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent, & ſi-

tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'eſt vûë de pas un Indien du pays ; & au meſme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épouſent ; mais dans la Province de Taſcaluça, on les chaſtie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne, que ſi à heure induë on voit quelqu'un entrer & ſortir trois ou quatre fois d'une maiſon, & que l'on ſoupçonne d'adultere la maiſtreſſe du logis, on eſt obligé ſelon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de ſa femme, & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au meſme temps aſſemble les témoins, & les interroge l'un aprés l'autre avec d'horribles imprecations contre celuy qui ment, & de grandes benedictions en faveur de celuy qui découvre la verité.

Aprés s'il trouve ſa femme ſuffiſamment convaincuë d'avoir fauſſé ſa foy, il la mene hors du bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de fléches. Enſuite il va trouver le Cacique, ou en ſon abſence la Juſtice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village, il vient d'oſter la vie à ſa femme ſur le rapport qu'elle

eſtoit tombée en adultere. Qu'il ſupplie qu'on mande les accuſateurs, afin que ſi le crime dont ils l'ont chargée eſt vray, il ſoit abſous dans les formes, & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de fléches. Qu'il ſoit la proye des chiens & des oyſeaux; & ſa femme pour marque de ſon innocence honorablement enterrée. Que ſi les témoins perſiſtent en leur depoſition, & ne ſe contrediſent point, en un mot, s'ils verifient par de bons indices le crime dont il s'agit, on abſout le mary avec la liberté de prendre femme, & défenſe ſur peine de la vie aux parens de la criminelle, de luy arracher une ſeule fléche du corps, ni y meſme de l'enterrer; parce qu'il faut qu'elle ſerve d'exemple, & ſoit mangée des beſtes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureuſement les femmes adulteres. Mais on n'a pû ſçavoir de quelle ſorte on y chaſtioit les hommes qui débauchoient les femmes d'autruy. Les loix peut-eſtre les y favoriſent comme parmy les autres nations. Il me ſouvient là deſſus de ce que diſoit un jour une Dame de ma connoiſſance, que les hommes s'eſtoient ſeulement conſiderez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

ſans fondement de l'infidelité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que ſi les perſonnes de ſon ſexe avoient ordonné des peines contre ce crime; elles s'y ſeroient gouvernées ſans paſſion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun ſujet de ſe plaindre.

CHAPITRE XIV.

Entrée des Eſpagnols dans la Province de Chicaça.

POur revenir à Soto, aprés que les Eſpagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert aſſez de forces pour paſſer outre, ils ſortirent de Taſcaluça, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du coſté qu'ils avançoient eſtoit ſur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General auſſi-toſt depécha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, aprés quelques eſcarmouches les ennemis plierent, &

& ſe retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le deſſein d'en défendre le paſſage. Nos gens les pouſſent vertement; ſi bien que les uns ſe jettent dans l'eau, les autres la paſſent en nacelles, & pluſieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faiſoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre coſté du fleuve environ deux lieuës de long, & travailloient courageuſement pour empécher que l'on ne le traverſaſt. Car la nuit ils le paſſoient en batteaux, & venoient donner ſur les Eſpagnols, qui las d'eſtre impunément harcelez firent en ſecret quelques foſſez, vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Enſuite ils cacherent dans ces endroits des arbaleſtriers & des fuſeliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne ſe fuſſent éloignez de leurs batteaux; mais alors de les charger vigoureuſement, & de fondre teſte baiſſée ſur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repouſſa trois fois juſqu'à leurs vaiſſeaux; de ſorte que ſans ſe mettre plus au hazard de paſſer le fleuve, ils en défendirent le paſſage ſeulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto deſeſperoit de traverſer cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieuë du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On execute ſes ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Eſpagnols meſme les aiderent durant le chemin, & ſe rendirent heureuſement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de coſté & d'autre un paſſage fort commode. Sur ces entrefaites le reſte des troupes les joignit. Et alors aprés que le General euſt fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & a quarante fantaſſins d'entrer en une, & autant en l'autre, & de paſſer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroint à cheval, pour eſtre preſts à combattre au ſortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui eſtoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traverſoient la riviere; ils accoururent au paſſage, les couvrent de fléches, envoyent au ſecours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins ſans perdre cœur, les Eſpagnols arriverent à l'autre bord la pluſpart bleſſez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aiſe. La ſeconde barque s'eloigna un peu du paſſage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui eſtoit déjà abordée, ſaute à terre. Silveſtre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans ſortent les premiers, & chargent vigoureuſement les ennemis. Il les pouſſent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere ; & comme ils retournoient à la charge, ils furent ſecondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favoriſa les fantaſſins, qui hors de combats à cauſe de leurs bleſſures, ſe retiroient dans un village ſur le bord de l'eau. Cependant la ſeconde barque gagne le paſſage, le ſoldat ſaute à terre, & ſe joint à ceux qui ſe battoient dans la pleine. Preſque au meſme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'eſtoit point embarqué à cauſe du peril, paſſé avec quatre-vingts Eſpagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croiſtre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'eſtre taillez en pieces ; plient & gagnent une foreſt toute proche ; & de là leur Camp qui avançoit au ſecours. Mais ſur l'aſſûrance que les Eſpagnols avoient preſque tous paſſé le fleuve, ils reprirent enſemble la route du quartier, où à leur arrivée ils ſe fortifierent de paliſſades. Nos gens qui les ſuivoient en queuë les harcelerent avec opiniâtreté pour empecher leur travail ; toutefois ils ne laiſſerent pas de continuer, & meſme les plus hardis ſortirent à l'eſcarmouche. Mais

les Cavaliers plus viſtes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces ſortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reſte des troupes paſſa heureuſement.

CHAPITRE XV.

Bataille de Chicaça.

APrés le paſſage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conſerverent la ferrure pour s'en ſervir au beſoin. Enſuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine ſemée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville eſt de deux cens feux, ſituée ſur une coline qui s'eſtend vers le Nord Sud, eſt arroſée de pluſieurs petits ruiſſeaux couverts de noyers, de cheſnes, & d'arbres ſemblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y paſſerent leur quartier d'hyver. Ils y baſtirent meſme pour ſe loger plus commodement des maiſons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

tir dans les villages voiſins. Aprés ils coururent la campagne, & firent pluſieurs priſonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des preſens pour le Cacique, qui l'entretenant d'eſperance & d'excuſes dépeſchoit à ſon tour vers luy, & luy envoyoit des fruits, du poiſſon & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dés qui les apperçevoient ils ſe retiroient, témoignant de la crainte & de la foibleſſe, pour rendre les Eſpagnols plus negligens à ſe battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient veritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir ſi long-temps caché leur courage, ils reſolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'eſt pourquoy ſur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favoriſoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des ſentinelles Eſpagnoles. Le Cacique à la teſte de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au meſme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent ſur nos gens. Ces flambeaux qui ſembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, eſtoient faits d'une

certaine herbe qui croiſt au pays, & qui lors qu'elle eſt en corde & allumée conſerve le feu comme une meſche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur ſervoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs fléches, de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient ſur la ville, & y mettoient le feu ſans peine, à cauſe que les maiſons eſtoient de paille, & le vent tres-favorable. Auſſi une attaque ſi extraordinaire & ſi imprevûë ſurprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font partout reſiſtance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confuſion, monte a cheval le caſque en teſte, la lance en main avec ſa cotte d'armes, & ſort hardiment de la ville pour faire teſte aux Barbares. Mais en peu de temps il eſt ſecondé de dix ou douze braves Cavaliers, & aprés de pluſieurs fantaſſins, qui malgré le feu & la fumée que le vent pouſſe ſur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates ſous les torrens de flamme, qui roulent dans le poſte où ils ſont, & rejoignent heureuſement le General; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reſte bruſle avant que de pouvoir eſtre ſecouru.

Les Cavaliers de leur coſté tâchent à ſe ti-

ter de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir ſe ſauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent deſſus ſans ſelle, & ſe rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de ſa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantaſſins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, choſe honteuſe, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes eſtoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court aprés eux l'épée à la main, & leur crie de toute ſa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage ſeul les peut ſauver. Sur ces entrefaites Guſman à la teſte de trente ſoldats, ſort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blaſme leur laſcheté, & les porte ſi fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar, & pouſſent courageuſement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vaſconcelos au meſme temps ſort auſſi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de ſon coſté ſur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent, & les preſſent avec tant de vigueur, qu'ils les recognent juſques dans le bataillon du Cacique, où eſtoit le fort de la meſlée, & où ceux qui ſecondoient Soto ſe battoient en veritables ſoldats. Neanmoins à l'arrivée du ſecours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le ſerre, le bleſſe, & redouble ſes coups, à cauſe qu'il ne luy a pas oſté la vie. Mais comme ils ſe hauſſe ſur les eſtriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de ſon corps joint à la violence avec laquelle il ſe porte, tourne la ſelle de ſon cheval que l'on avoit oublié de ſangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Eſpagnols qui le voyent en peril, le ſecourent teſte baiſſée, & combattent avec tant de courage qu'ils le ſauvent. Ils le remettent auſſi-tôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos ſoldats fondent ſur eux, commencent à plier, & n'opiniaſtrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont ſuccomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour ſe retirer, & prennent la fuite. Le General ſe met à leur trouſſe avec ſa Cavalerie, & les pourſuit autant qûe le feu les peut éclairer. Apres il fait ſonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le deſordre

que les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante ſoldats morts, avec pluſieurs chevaux bleſſez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loiſir de délier, avoient eſté bruſlez aux mangeoires où ils eſtoient attachez avec des chaiſnes de fer aux teſtieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la cloſture qui les enfermoit, le reſte fut conſumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans la neceſſité de viande où l'on eſtoit, on les reſervoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troiſiéme un ſoldat. Ce qui fâcha encore tres-ſenſiblement nos gens, fut la mort de Franciſca Heneſtroſa, la ſeule Eſpagnole qui ſuivit l'Armée. Elle eſtoit femme de Ferdinand Bautiſta, & preſte d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui eſtoit brave ne ſongea alors qu'à les repouſſer; & à ſon retour du combat il vit que ſa femme n'ayant pû ſe garantir du feu y eſtoit perie. Franciſco Henriquez miſerable fantaſſin fut bien plus heureux dans ſon malheur. Tout languiſſant qu'il eſtoit parmy les malades, il ſe ſauva de l'embraſement

Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de fléche, luy perça preſque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureuſement de ſa maladie & de ſa bleſſure que l'on croyoit mortelle. Choſe étrange qu'un malheureux échape à tous ſes maux, tandis que tant de braves gens periſſent.

CHAPITRE XVI.

Ce que firent les Eſpagnols aprés la bataille.

LOrs qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre aux bleſſez; on alla ſur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une fléche qui luy paſſoit quatre doigts de l'autre coſté au travers des épaules. On trouva auſſi pluſieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits, & quinze percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun traverſé de part en part de deux fléches. Et trois jours aprés, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le General commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux ſoldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de

baſtir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla*. Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mouſquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient beſoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moſcoſo à Gallego. Car lors qu'il ſe fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moſcoſo avoit fait mal ſon devoir, & qu'il eſtoit en partie cauſe que les Indiens avoient ſurpris, & preſque vaincu les Eſpagnols. En effet ſans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meſlée, les Barbares qui ſe battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'eſt pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours aprés leur fuite, pour nous attaquer dans la reſolution de vaincre ou de mourir glorieuſement. Mais à deux portées de mouſquets du camp, il tomba une ſi groſſe pluye qu'elle moüilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrouſſer chemin. Nos gens avertis de ce deſſein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & ſe mirent hors du bourg en bataille avec des ſentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laiſſerent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre ſur eux à grands cris, ils tuoient ſans ceſſe quelque ſoldat, ou ils bleſſoient quelque cheval. Les Eſpagnols qui les repouſſoient vertement, ne manquoient point auſſi d'en percer pluſieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit ſe mettre à couvert de leurs inſultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faiſoient main baſſe ſur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec aſſeurance que quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui eſtoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures aprés revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces eſcarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Guſman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers ſort auſſi-tôt pour leur faire teſte, il commande à ſon Infanterie de le ſuivre; & au meſme inſtant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Guſman attaque le Porte-Enſeigne, & luy pouſſe un grand coup de lance, l'Indien l'evite ſaiſit la lance, l'arrache des mains de Guſman, & ſans abandonner ſon drapeau avec la main gauche, le renverſe

renverſe de deſſus ſon cheval. Nos ſoldats accourent à ſon ſecours, le ſauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas ſans perte. Ils eurent deux chevaux bleſſez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient euë de tirer de peril leur Capitaine.

CHAPITRE XVII.

Invention contre le froid.

MAlgré les attaques continuelles des Indiens, les Eſpagnols demeurerent juſqu'à la fin de Mars dans leur poſte. Ils y ſouffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils paſſoient les nuits ſous les armes, & que la plûpart eſtoient ſans ſouliers avec de méchans pourpoints ſeulement, & de méchans haut de chauſſes de chamois. Auſſi ſelon toutes les apparences, ils fuſſent morts de froidure ſans Juan Vego, dont je diray icy quelque choſe avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego paſſoit pour un ſoldat groſſier, & neanmoins agréable quelquefois. C'eſt pourquoy l'on ſe plaiſoit à rire avec luy, & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa ſur tout aymoit à le joüer. Car il luy fit aux Havanes une telle plaiſanterie, que pour l'en ſatisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride ſept mille écus à payer

ſur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refuſa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ſes compagnons. Comme il apperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il ſe mit à faire une natte de quatre doigts d'épaiſſeur, longue & large à proportion ; ſi bien qu'une moitié luy ſervoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement pluſieurs autres nattes en faveur des ſoldats qui l'aiderent à travailler; chacun ſe piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainſi par le moyen des natres qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Eſpagnols reſiſterent aiſément au froid. Auſſi à la reſerve des maux que leur faiſoient les Barbares, ils paſſerent l'hyver ſans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choſes neceſſaires à la vie.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

DE LA FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'hyver des troupes en Utiangue.

CHAPITRE I.

Attaque du fort Alibamo.

LE General & ses Capitaines aprés quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un pays peuplé de

pluſieurs villages de quinze à vingt maiſons chacun. Ils ſe camperent à un quart de lieuë de ces habitations, dans la creance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car aprés que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'aſſez prés du camp, il y avoit un fort où il paroiſſoit environ quatre mille hommes, le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoiſtre; & à ſon tour il dit à ſes Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chaſſer les Barbares. Que c'eſtoient des enragez qui les pourſuivoient à toute outrance, & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils eſtoient donc obligez par honneur à les chaſtier, & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Eſpagnols. Qu'en un mot on ſe devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit, ils harceleroient les troupes par de continuelles eſcarmouches. Tous les Officiers approuverent le ſentiment de leur General, qui laiſſa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort eſtoit en quarré avec quatre paliſſades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes ſi baſſes qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes ſeulement, il y en avoit trois autres en chaque paliſſade, afin que ſi l'on gagnoit les premieres on ſe défendiſt aux ſuivantes. Les portes de la derniere paliſſade donnoient ſur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords ſi hauts, qu'on n'y pouvoit preſque paſſer à cheval. Les Indiens auſſi avoient bâti ce fort en ce lieu de la ſorte pour s'aſſeurer contre les chevaux, & obliger les Eſpagnols à ſe battre à pied ; car ils n'apprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & aprés en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantaſſins de les ſouſtenir. Guſman marcha droit à la premiere porte, Cardenioſa à la ſeconde, & Silveſtre à la troiſiéme, chacun à la teſte de leurs gens. Les aſſiegez firent auſſi-tôt une ſortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes ſur la teſte ; & afin de donner plus d'épouvante, le viſage & les bras peints par bandes de diverſes couleurs. Ils attaquerent vivement les Eſpagnols, & bleſſerent d'abord Diego de Caſtro, & Pedro de Torrés, qui eſtoient aux coſtez de Silveſtre

que Reinoſo ſeconda fort promptement. Loüis de Bravo à la teſte de l'autre bataillon auprés de Guſman, fut auſſi frapé d'un coup de fléche au défaut de la cuiſſe. Cardenioſa vit tomber auprés de luy Franciſco de Figueroa bleſſé au meſme endroit que Bravo. Les Indiens viſoient ordinairement de la cuiſſe en bas, à cauſe qu'ailleurs les Eſpagnols avoient de quoy ſe garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient ſur nos gens avec des traits armés de pierre à fuſil, & que ces traits faiſoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardenioſa & ſes compagnons les ſerrerent de ſi prés, qu'ils leur oſterent le moyen de ſe ſervir de leurs fléches, & les menerent battant juſqu'aux portes. La deſſus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit ſur le front du caſque un ſi violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois ſans s'étonner, il pouſſe ſi vertement les Indiens, qu'il les contraint de ſe jetter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient paſſer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra meſme peſle & meſle avec eux. Les Eſpagnols alors animez de nouveau par le ſouvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en paſſent un grand

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en deſordre abandonnent le fort ; les uns ſautent du haut des paliſſades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups de lances ; les autres paſſent ſur les ponts, mais ils ſe preſſent tellement qu'ils ſe renverſent dans l'eau. Pluſieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cauſe qu'on les pouſſe trop chaudement, ſe jettent dans le fleuve, le traverſent à la nage, & ſe mettent en bataille ſur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens ſort du bataillon, & défie le plus brave des arbaleſtriers Eſpagnols pour ſe battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui eſtoit derriere des arbres, à couvert du trait, & vient ſe poſter vers le bas du fleuve vis-à-vis de ſon ennemi, qui n'eſtoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'appreſtent pour le combat & ſe tirent. L'Eſpagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien, l'Eſpagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverſe le cou de telle ſorte, que la fleche ſortoit autant d'un coſté que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur reſiſtance, paſſe le fleuve à gué au deſſus du fort, aſſemble la Cavalerie, fond ſur eux & les pourſuit

juſques à la uuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du coſté des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Eſpagnols trois ſoldats ſeulement, Caſtro, Torrés & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs bleſſures un peu aprés la bataille. Mais ils eurent tant de bleſſez, qu'au retour de la pourſuite des Barbares ils furent obligez de ſejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

CHAPITRE II.

Mort de pluſieurs Eſpagnols faute de ſel.

AVant que de paſſer outre, il eſt à propos de raporter qu'au temps que les Eſpagnols entrerent en Taſcaluça, ils perdirent pluſieurs de leurs compagnons faute de ſel. D'abord une fievre maligne prenoit ceux qui avoient davantage beſoin d'en manger, & leur pourriſſoit les entrailles. De ſorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils ſentoient ſi mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit ſupporter la puanteur. Ainſi ce mal, aprés avoir quelque temps langui, les emportoit ſans reſſource. La pluſpart des autres é-

tonnez d'un accident ſi étrange, eurent heureuſement recours au preſervatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faiſoient bruſler, & dont ils meſloient la cendre parmy les choſes qui ſervoient à les nourrir. Mais pour les autres Eſpagnols qui mépriſerent cette recette, & qui s'imaginerent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer a leur conſervation les meſmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureuſement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preſervatif, il ne leur ſervoit de rien, à cauſe qu'il n'eſtoit propre que pour empécher la corruption, & non pas pour la chaſſer, & en l'eſpace d'un an qu'on manqua de ſel, il y perit plus de ſoixante de ces orgueilleux.

Il me ſemble encore neceſſaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agiſſoit d'affaires avec ces Seigneurs, ſe mettoient de file ſelon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit juſqu'à Ortis qui eſtoit au bout, & qui raportoit toutes choſes au General. Ainſi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-

vinces par où ils paſſoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car aprés deux mois de frequentation, ils concevoient ce qu'on leur diſoit, & s'expliquoient en partie ſur les ſujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou ſix mois à la ſuite de l'armée, ils ſervoient de truchemens ; ils entendoient l'Eſpagnol, & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrémement le General à s'enquerir de tout, & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'eſprit raiſonnablement.

CHAPITRE III.

Les troupes arrivent en Chiſca, & font la paix avec le Cacique.

JE retourne où j'en eſtois de mon hiſtoire. Les Eſpagnols au ſortir d'Alibamo marcherent à travers un deſert toûjours du coſté du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils appercûrent la Capitale de Chiſca, qui porte le nom de ſa Province & de ſon Seigneur. Cette ville eſt ſituée proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux

quẽ nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chiſca qui n'eſtoient pas avertis de la venuë des troupes, à cauſe de la guerre qu'ils avoient avec leurs voiſins, furent ſurpris. Les Eſpagnols les pillerent, & en firent pluſieurs priſonniers; le reſte s'enfuyt, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maiſon du Cacique, élevée ſur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur eſtoit vieux, & alors malade dans ſon lit, preſque ſans forces, de ſi petite taille & de ſi pauvre mine, que dans le pays on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & ſur le raport qu'on pille & prend ſes ſujets, il ſe leve, ſort de ſa chambre avec une hache d'armes en main, & menace de tuer tous ceux qui ſont entrez ſans ſon ordre ſur ſes terres. Mais comme il alloit ſortir de ſa maiſon pour s'oppoſer luy meſme aux Eſpagnols, ſes femmes aydées de quelques-uns de ſes ſujets qui s'étoient ſauvez vers luy le retinrent. Elles luy repreſenterent les larmes à lœil qu'il eſtoit foible, ſans troupes, ſes vaſſaux en deſordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, & la pluſpart montez ſur des animaux, ſi viſtes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occaſion de ſe vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié, pour empécher la ruine & celle de ſes ſujets. Ces conſiderations arreſterent Chiſca. Mais il eſtoit ſi fort irrité de l'injure que les Eſpagnols luy avoient faite, que ſans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajouſtant qu'il eſperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto neanmoins ſans s'étonner de cela, luy dépécha d'autres perſonnes qui excuſerent le deſordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes eſtoient rebutées de combattre inceſſamment, & embaraſſées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'eſtoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amaſſeroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'aſſiette du lieu eſtoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Eſpagnols, à cauſe des bois qui eſtoient autour de la ville, & qui empéchoient que l'on ne puſt ſe ſervir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre, ils ſe ruinoient eux-meſmes de jour en jour. Voilà les conſiderations qui portoient le General à faire la paix; mais la pluſpart des

Indiens

Indiens qui s'eſtoient aſſemblez pour deliberer ſur ce ſujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la creance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Eſpagnols. Que de tels gens n'eſtoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empreſſement eſtoit une marque aſſûrée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoiſtre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'euſt à l'avenir la hardieſſe d'entrer ſur leurs terres. Mais les autres ſoûtenoient que la paix eſtoit le ſeul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs priſonniers. Que ſi l'on venoit à ſe battre, il falloit apprehender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui eſtoient encore ſur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de pluſieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis eſtoient venus juſqu'à eux à travers tant de faſcheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raiſonnablement douter de leur valeur. Qu'ainſi ſans en avoir d'autres preuves, il falloit ſe porter à la paix; & que ſi elle n'eſtoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageuſement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique diſſimulant ſon reſſentiment demanda aux envoyez du General, ce qu'ils pretendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville, avec des vivres pour paſſer outre. Chiſca conſentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ſes ſujets qu'ils avoient pris. Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entreroient point dans ſa maiſon. Qu'autrement ils n'avoient qu'à s'appreſter à combattre à toute outrance. Les Eſpagnols accepterent la paix à ces conditions. Ils relaſcherent les ſujets de Chiſca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de ſervice, & rendirent tout le butin qui n'eſtoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de tres-petite valeur. Enſuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Eſpagnols y demeurerent ſix jours à traitter leurs malades. Le dernier jour Soto obtint permiſſion de Chiſca de l'aller viſiter en ſa maiſon, où aprés l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il ſe retira, & continua le lendemain ſa découverte.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva aux Eſpagnols depuis Chiſca juſques à Caſquin.

AU ſortir de la Province de Chilca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës ſeulement, en conſideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit paſſer l'eau, parce qu'il eſtoit aiſé d'en approcher; & qu'ailleurs de coſte & d'autre, le fleuve eſtoit bordé d'un bois fort épais, & le rivage ſi eſcarpé qu'on n'y pouvoit monter ny deſcendre. Ils demeurerent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ ſix mille Indiens bien armez, & avec pluſieurs batteaux, pour en diſputer le paſſage. Mais le jour ſuivant quatre des plus conſiderables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General, & aprés les reverences accouſtumées, ils luy firent compliment ſur ſa venuë, & luy demanderent la paix & ſon amitié.

Soto les reçût avec joye, & les renvoya fort ſatisfaits. C'eſt pourquoy durant vingt

jours, que les Eſpagnols furent ſur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les ſervirent de toutes leurs forces auprés du Cacique. Neanmoins il fut impoſſible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excuſa toûjours de façon ou d'autre. Auſſi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte ſeulement, & pour empecher que l'on ne fiſt le dégaſt dans ſa Province. Car comme le temps de la moiſſon approchoit, & qu'elle paroiſſoit extrémement belle, cela luy euſt fait un ſenſible déplaiſir.

Les Eſpagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cauſe que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlaſſent. Car ils venoient de tous coſtez en batteaux ſe poſter à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de fléches. Mais ils eſtoient repouſſez à coups de mouſquets du retranchement qui eſtoit ſur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort, les Eſpagnols mirent ſur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante ſoldats avec trente cavaliers; & ramerent en preſence des ennemis qui deſeſperant de les empécher, ſe retirerent chacun dans leur bourg. Ainſi nos gens paſſerent heureuſement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris ſur les ennemis. Enſuite aprés avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur eſtoit neceſſaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux depeuplez, ils découvrirent au cinquiéme de deſſus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, ſur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui paſſe à Cordouë. Ils virent auſſi qu'aux environs les terres eſtoient couvertes de gros millet, & d'une quantité d'arbres fruictiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venuë, ſortirent au devant d'eux, & offrirent au General leurs biens avec leurs perſonnes, & ſe mirent ſous ſa protection. Quelque temps aprés il vint de la part du Cacique, deux des principaux de la contrée qui confirmerent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprés de luy fort contens.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Caſquin. Les Eſpagnols s'arreſterent ſix jours dans la ville, à cauſe des vivres qu'ils y trouverent, & aprés deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit ſa cour, & qui eſtoient éloignez de quatre lieuës de la Capi-

tale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique ſortit de ces villages, accompagné de ſes principaux ſujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit ſon amitié avec ſa maiſon. Car à un des coſtez de ſon ſejour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demeuroit ſa famille avec pluſieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de ſa maiſon, & ſe logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cauſe de la chaleur de May, où l'on eſtoit alors; ſi bien que les troupes ſe camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

CHAPITRE V.

Preceſſion où l'on adore la croix.

L'Armée eſtoit à Caſquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus conſiderables de ſes ſujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde reverence, il luy dit, que puiſque les Eſpagnols vainquoient toûjours les In-

diens, il falloit croire qu'ils eſtoient favoriſez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainſi il eſtoit venu avec les plus remarquables de ſes vaſſaux, ſupplier le General de demander de la pluye à ſon Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient beſoin. Soto répondit, qu'encore que luy & ceux de ſa ſuite fuſſent de fort grands pecheurs, ils prieroient neanmoins Dieu, qui eſtoit le Pere de miſericorde d'envoyer de l'eau ; & au meſme temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui ſe trouveroit dans la Province. En effet, on en choiſit un ſi gros & ſi haut, que meſme aprés l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le ſoulever. On en fit en deux jours une croix ſans luy rien oſter de ſa hauteur, & on la poſa au bord du fleuve ſur un tertre fort élevé. Aprés, Soto ordonna une proceſſion pour le lendemain, & de peur de ſurpriſe il commanda que le reſte de l'Armée fuſt ſous les armes. Le Cacique & le General marcherent à la Proceſſion, à coſté l'un de l'autre, ſuivis de pluſieurs Eſpagnols & de pluſieurs Indiens. Ils faiſoient environ mille perſonnes. Les Preſtres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les ſoldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dés

qu'ils furent arrivez ils ſe mirent à genoux ; & aprés quelques oraiſons ils l'allerent adorer avec beaucoup de zele & d'humilité ; les Eccleſiaſtiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reſte de la troupe.

De l'autre coſté du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille perſonnes, de tout âge & de tout ſexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs poſtures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chreſtiens la grace qu'ils deſiroient. On entendoit auſſi parmy eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour obtenir plûtôt du Ciel leur demande. De ſorte que les Eſpagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoiſtre leur Createur, & adorer la croix dans des pays, où le Chriſtianiſme eſtoit inconnu. Enſuite les Eccleſiaſtiques entonnerent le *Te Deum*, & les Eſpagnols & les Indiens s'en retournerent au village, dans le meſme ordre qu'ils eſtoient venus ; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Noſtre Seigneur voulut montrer aux ſujets du Cacique Caſquin, qu'il écoute les prieres de ſes ſerviteurs. Car vers le milieu de la nuit ſuivante il commença à pleuvoir. Les uns diſent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres ſix. Si bien que les habitans de la Province réjoüis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chreſtiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'aſſeurerent de leur ſervice, & luy proteſterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre abſolument de luy. Soto leur répondit qu'il eſtoit fort aiſe de voir des marques de leurs bons ſentimens ; Mais qu'il n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'eſtoit luy qu'ils devoient remercier. Aprés cela, comme les troupes avoient déjà ſejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Caſquin ſupplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de ſervice, les uns pour eſcorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cauſe qu'il falloit traverſer par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General conſentit à ce que voulut Caſquin, qui commanda auſſi-tôt aux plus braves de ſes ſujets, de ſe tenir preſts pour accompagner les Chreſtiens, juſques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le meſme nom.

CHAPITRE VI.

March; des troupes vers Capaha.

LEs Seigneurs de Caſquin & de Capaha, avoient de tout temps eu guerre enſem-

ble ; c'eſt pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Eſpagnols eſtoient broüilliez. Comme celuy de Capaha eſtoit le plus puiſſant, il avoit toûjours eu l'avantage ſur l'autre, qui s'eſtoit reſſerré dans les bornes de ſa contrée, ſans en oſer ſortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occaſion de ſe tirer de contrainte, & de ſe venger de ſon ennemy à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort leſtes & en bon ordre, ſans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez, puis il s'avança devant en bataille vers Capaha, ſous pretexte de découvrir quelque embuſcade, & d'avoir ſoin de prendre un bon poſte pour loger les deux armées. Les Eſpagnols marcherent aprés eſloignez d'un quart de lieuë, & continuerent tout le jour leur route. Enſuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre, & de telle ſorte que les Cavaliers qui battoient l'eſtrade paſſoient entre les ſentinelles Indiennes & les Eſpagnols. On marcha trois jours de cette maniere, & au quatrieme on arriva de bonne heure à un marais, qui faiſoit la ſeparation des Provinces de Caſquin & de Capaha, & dont le fond eſtoit ſi mauvais aux bords, & l'eau ſi profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le paſſerent ſur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais a cauſe de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reſte du jour a le traverſer. Si bien que les Eſpagnols & les Indiens n'allerent qu'a demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables paſturages, & arriverent au bout de trois jours ſur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha trés-bien fortifiée, parce qu'elle eſtoit la clef de la Province. Cette ville eſt ſur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maiſons, avec un foſſé de dix ou douze braſſes, large de cinquante pas, dans la pluſpart des endroits, & aux autres de quarante. Ajouſtez qu'il eſt plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place juſqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & ſi large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & deſcendre tres-facilement. Le foſſé qui eſt remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui eſt fermé d'une paliſſade de groſſes poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre graſſe & de paille. On trouva au reſte dans ce foſſé & dans ce canal une telle quantité de poiſſon, que tous les Eſpagnols & tous les Indiens

qui ſuivoient le General, en peſcherent ſans qu'il paruſt que l'on en euſt pris un ſeul.

Le Cacique Capaha eſtoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la découvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour ſe deffendre, il ſe retira dans une Iſle que fait le Chucagua. Ceux de ſes ſujets qui purent avoir des nacelles le ſuivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reſte demeura dans la place. Neanmoins il s'en ſauva encore quelques-uns, parce que les vaſſaux de Caſquin apprehendant que ceux de Capaha, ne leur euſſent dreſſé des embuſches; & ſe reſſouvenant qu'ils en avoient eſté pluſieurs fois vaincus, il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais ſur l'aſſeurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils courent en foule dans la place, tuent plus de cent cinquante habitans, leur enlevent le teſt pour marque de leur victoire, & pillent la ville, & particulierement les maiſons du Cacique. Ils prennent outre pluſieurs jeunes hommes deux de ſes femmes qu'on trouva fort belles, & qui ne s'eſtoient pû ſauver avec les autres, à cauſe du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit miſes.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Deſordre que les Caſquins firent dans le Temple de Capaha, avec la pourſuite du Cacique.

APrés que les vaſſaux de Caſquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres, & dans la penſée d'offenſer cruellement Capaha, qui eſtoit fier & ſuperbe, ils entrerent au Temple où eſtoit la ſepulture de ſes anceſtres, & emporterent toutes ſes richeſſes. Ils y renverſerent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépoüilles, briſerent les cercueils, & répandirent de coſté & d'autre les os des morts. Aprés de rage ils les foulerent aux pieds, oſterent les teſtes de leurs gens qui eſtoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenſer leurs ennemis. Ils delibererent meſme de bruſler le Temple & les maiſons du Cacique, & ils n'en furent empeſchez, que parce qu'ils avoient peur d'offenſer Soto qui arriva enſuite de ce deſordre. Comme il apprit la retraite du Cacique, il luy dépécha de ſes ſujets que l'on a-

voit pris, & luy fit demander la paix avec ſon amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne reſpiroit que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il aſſembloit des troupes pour en avoir raiſon. C'eſt pourquoy le General commanda aux Eſpagnols & aux Indiens de ſe tenir preſts pour marcher vers l'Iſle, & là-deſſus Caſquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des batteaux par le Chucagua qui paſſoit auſſi ſur ſes terres. Soto conſentit à cela, & au meſme temps Caſquin manda à ſes ſujets de le venir joindre avec ſoixante batteaux, pour ſe venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il deſeſpera de reüſſir, & qu'il ſçût que les batteaux avançoient, il alla les recevoir avec ſes troupes, & ſe rendit à l'Iſle où s'eſtoit retiré Capaha, aprés avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Caſquins ſuivirent auſſi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât ſur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent pluſieurs eſclaves de leur Province, auſquels on avoit coupé les nerfs de deſſus le coup de pied, pour les empécher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun ſervice. Enſuite ils arriverent avec les Eſpagnols vers l'Iſle que forme le Chicagua où le Cacique s'eſtoit fortifié de bonnes paliſſades, & où il eſtoit difficile de le prendre, à cauſe des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous bien armez & tous reſolus de ſe deffendre courageuſement. Neanmoins malgré tous ces obſtacles, le General fit embarquer deux cens Eſpagnols dans vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'Iſle. Mais au meſme temps que l'on alloit débarquer, il ſe noya un Eſpagnol nommé Franciſco Sebaſtien, qui avoit long-temps ſervi en Italie. Ce ſoldat voulant avoir l'honneur de ſortir le premier du vaiſſeau, met le gros bout de ſa lance en terre, & taſche de s'arreſter au bord. Cependant le vaiſſeau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond à cauſe d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebaſtien n'avoit jamais paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la vie. Car quelques heures avant ſa diſgrace, il entretenoit agréablement ſes compagnons. Il leur diſoit que ſa mauvaiſe fortune l'avoit conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand reſpect, & où il ne luy manquoit rien. Que ſi par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépoüille, & ſouvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gagnoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des fléches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Aſtrologue Italien, qui l'avoit aſſeuré que l'eau luy ſeroit fatale. C'eſt pourquoy il diſoit que ſon deſtin l'avoit pouſſé dans de damnables regions, où l'on ſe trouvoit toûjours engagé parmy les eaux. Voilà comme avant ſa mort Sebaſtien entretenoit ſes camarades qui furent ſenſiblement touchez de ſa perte. Du reſte ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres paliſſades, pouſſerent les ennemis juſqu'à la ſeconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de ſervice qui ſe trouvoient dans l'Iſle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la ſeconde paliſſade ſe deffendirent en lions; car animez de la preſence du Cacique, du ſouvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs anceſtres, ils donnerent en deſeſperez, & bleſſerent tant d'Eſpagnols & de Caſquins, qu'ils les empécherent d'avancer plus loin.

CHAPITRE VIII.

Les Caſquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

LOrs que les gens de Capaha eurent ſoûtenu l'attaque de leurs ennemis, ils reprirent cœur, & leur crierent que c'eſtoient des laſches, qu'ils devoient courageuſement pouſſer leur pointe, & les emmener priſonniers, puis qu'ils avoient eu l'inſolence de ſaccager leur ville, & d'offenſer leur Cacique. Mais qu'ils ſe ſouvinſſent de l'injure qu'ils leur faiſoient, & ſçûſſent qu'un jour ils en auroient raiſon. Ces paroles épouvanterent les Caſquins, qui ſe reſſouvenoient d'avoir eſté pluſieurs fois vaincus par ceux qu'ils attaquoient, de ſorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuïrent vers leurs batteaux, ſans que les prieres du General, ny les menaces de leur Cacique les puſſent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en deſordre, & voulurent meſme emmener les vaiſſeaux des Eſpagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvaſſent point pour leur donner la chaſſe; mais ils en furent empéchez par quelques ſoldats qui les gardoient.

Aprés une fuite ſi honteuſe, les Eſpagnols connoiſſans qu'ils ne pouvoient reſiſter à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & auſſi-tôt les Indiens de l'Iſle qui les apperçûrent en petit nombre, vinrent fondre ſur eux tout en furie, Mais Capaha qui eſtoit ſage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empécher par ſon moyen les Caſquins de faire davantage de dégât, & l'obliger enſuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de ſon amitié, court à grands cris à ſes ſujets, & leur défend de rien faire aux Eſpagnols. Si bien que nos gens ſe retirerent heureuſement, ſatisfaits de la conduite de Capaha ; car ſans luy ils euſſent tous eſté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui aprés luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs ſervices avec leur amitié, & le ſupplierent de ne point ſouffrir que leurs ennemis fiſſent plus de deſordre dans la contrée. Ils le prierent auſſi de retourner à la ville de Capaha, & qu'auſſi-tôt leur Cacique iroit l'aſſeurer luy-meſme de ſon obeïſſance. Voilà en peu de paroles le diſcours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troiſiéme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Caſquin qui eſtoit preſent. Le General répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il luy plairoit, & qu'il ſeroit bien reçû. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye ſon amitié, & empécheroit qu'à l'avenir on ne ravageaſt ſes terres. Que leur Cacique eſtoit la ſeule cauſe de tout le deſordre, parce qu'il avoit toûjours refuſé la paix; mais comme de ſon coſté il avoit genereuſement oublié tout ce qui s'eſtoit paſſé, il le conjuroit de faire le meſme. Les envoyez contens de cette réponſe, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Caſquin eſtoit au deſeſpoir de tout cela; car il eut voulu que ſon ennemy ſe fuſt opiniaſtré, pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangeres.

Aprés le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ny Eſpagnol, ne priſt dans la marche aucune choſe qui portaſt prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux ſujets de Caſquin de s'en retourner à leurs pays, & qu'il n'y demeuraſt que ceux dont le ſervice eſtoit neceſſaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent ſçavoir des nouvelles de la ſanté du

General, & aſſeurerent que leur Cacique luy rendroit bien-toſt ſes devoirs. Au Soleil couchant que Soto eſtoit à la ville, Capaha dépécha d'autres perſonnes qui le feliciterent ſur ſon merite. Tous ces envoyez firent les reverences accouſtumées, & dirent ce qui leur eſtoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut ſoin qu'on les traitaſt tres-honneſtement, afin qu'ils connuſſent l'eſtime qu'il faiſoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ſes principaux ſujets fort leſtes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où diſſimulant ſon déplaiſir, il ramaſſa luy-meſme les os de ſes predeceſſeurs, que les Caſquins avoient jettés par terre, & aprés les avoir baiſez il les remit dans les cercueils. Enſuite il ſe rendit au logis du General, qui ſortit de ſa chambre pour le recevoir, & l'embraſſa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'aſſeura qu'il venoit ſe mettre ſous ſon obeiſſance luy & ſa Province. Soto réjoüi de cela l'en remercia obligeamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec eſprit, & fit connoiſtre ſa prudence dans tous ſes diſcours. Ce Cacique eſtoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de ſa perſonne.

Comme le General eut ceſſé de s'enquerir de ſa Province, Capaha éclata contre Caſquin qui eſtoit preſent, & luy dit qu'il devoit eſtre deſormais ſatisfait d'avoir vû ce qu'il ne ſe fuſt pas imaginé, & qu'il n'euſt oſé eſperer de ſes propres forces. Qu'il s'eſtoit enfin vengé de ſon ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit euë dans la guerre. Qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Eſpagnols, qui ſortiroient bien-toſt de la Province, & qu'alors on ſe reſſentiroit de tous les outrages reçûs.

CHAPITRE IX.

Paix entre Caſquin & Capaha.

SUr la connoiſſance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'aprés ſon départ la guerre ſe rallumeroit entre eux avec chaleur; il leur témoigna qu'il eſtoit fâcheux qu'il ſe détruiſiſſent l'un l'autre, & que reſolument ils les vouloit accorder. Il eſſaya donc d'abord d'adoucir Capaha; & dit que ſi l'on avoit ravagé ſes terres, il s'en devoit imputer la faute; que s'il euſt envoyé au devant des Eſpagnols, ils euſſent empéché que ſes ennemis ne fiſſent aucun deſordre, & n'en-

traſſent dans ſa Province. Qu'ainſi il ne falloit point que de ſon coſté il repugnaſt à faire la paix avec Caſquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'eſtouffer leurs reſſentimens en ſa faveur. Que meſme en cas de beſoin il leur commandoit de luy obeïr en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniaſtreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de ſon obeïſſance, eſtoit de faire ce qu'il deſiroit de luy, & que de tout ſon cœur il eſtoit preſt de lier amitié avec Caſquin, & là deſſus les deux Caciques s'embraſſerent. Mais à les voir, leurs careſſes eſtoient contraintes. Neanmoins ils ne laiſſerent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Eſpagne & les Provinces de la Floride. Leur converſation dura juſqu'à ce que l'on vint avertir qu'il eſtoit temps de dîner, & auſſi-toſt ils paſſerent dans une autre chambre où le couvert eſtoit mis pour trois. Le General ſe plaça au haut bout, & Caſquin à ſa droite ; mais Capaha remontra civilement à Caſquin, que comme plus qualifié, plus puiſſant, & d'une nobleſſe plus illuſtre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette conteſtation, en voulut ſçavoir la cauſe, & comme il l'eut appriſe, il dit que ſans avoir égard aux avantages que l'un avoit

ſur l'autre, Capaha devoit avoir du reſpect pour les cheveux blans de Caſquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il eſtoit d'un jeune Seigneur bien né de conſiderer les vieillards. Capaha repartit que ſi Caſquin eſtoit ſon hoſte, il luy cederoit volontiers la premiere place, ſans meſme avoir égard à ſon âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre ſon rang, & que s'il n'eſtoit pas jaloux de cet honneur, tous ſes ſujets en murmureroient. Que pour ces conſiderations, ſi le General vouloit qu'il mangeaſt avec luy, il ſouffriſt qu'il ne dérogeaſt point à ſa qualité, ny à la gloire de ſes anceſtres. Qu'autrement il luy ſeroit plus avantageux d'aller dîner avec ſes ſoldats, qui ſçachant ſa conduite l'en aimeroient davantage. Caſquin qui vouloit appaiſer Capaha, & qui connoiſſoit que ce Seigneur avoit raiſon, ſe leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juſte, & qu'il le ſupplioit de luy faire prendre ſa place. Que pour luy il s'eſtimoit ſi honoré d'eſtre à ſa table, qu'il n'importoit de quel coſté il ſe miſt. Comme il parloit de la ſorte il paſſa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le diner ne témoigna aucun reſſentiment. Ces circonſtances montrent que meſme parmy les Barbares, le rang que donne la qualité

eſt quelque choſe de conſiderable. Les Eſpagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens euſſent eſté ſi delicats ſur le point d'honneur.

Au meſme temps que le General & les Caciques eurent diné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit miſes le jour precedent en liberté avec les autres priſonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, & apres il ſupplia le General de les prendre pour luy, ou au moins de les donner à quelqu'un de ſes Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ny dans ſa maiſon ny ſur ſes terres. Le General qui ne voulut pas refuſer Capaha, de peur de luy déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable preſent qu'il luy faiſoit. Ses femmes en effet eſtoient tres-belles, & à cauſe de cela, on fut d'autant plus ſurpris de la conduite de ce Cacique, qu'il eſtoit à la fleur de ſon âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames, à cauſe qu'il les ſoupçonnoit d'avoir eſté ſoüillées par ſes ennemis, dont elles avoient eſté priſonnieres.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Eſpagnols envoyent querir du ſel, & vont à la Province de Quiguate.

LE General s'enquit des Caciques & de leurs ſujets, où l'on pouvoit trouver du ſel, parce que pluſieurs ſoldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur il ſe rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui aſſeurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieuës de Capaha. Ils dirent auſſi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjoüis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui eſtoient exacts & ſages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoiſtre la verité de toutes ces choſes. Le General les dépécha auſſi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils paſſeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, des chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du ſel. Enſuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec ſix charges de ſel de pierre chriſtaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Eſpagnols. Ils raporterent

auſſi du cuivre tres-jaune, & dirent que le pays d'où ils venoient eſtoit ſterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Caſquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoiſtre les terres; car depuis Mauvila il avoit toûjours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il ſe rafraîchit cinq jours à Caſquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ſes ſujets vinrent au devant de luy, & le reçûrent obligeamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer juſques à la Capiatale, ſur l'aſſeurance qu'il y ſeroit beaucoup mieux ſervi. Le General crut ce qu'on luy diſoit, & continua cinq jours ſon chemin, en deſcendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquiéme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville eſtoit ſeparée en trois quartiers, les Eſpagnols ſe logerent dans deux, & les Indiens au troiſiéme où eſtoit la maiſon du Cacique. Ces Barbares deux jours aprés l'arrivée des troupes s'enfuirent ſans qu'on en ſçût la raiſon, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excuſoit ſur ce qu'il penſoit revenir le meſme jour. Mais on crut qu'il n'e-

ſtoit retourné que dans la crainte que les Eſpagnols à leur départ, ne miſſent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il eſtoit ſorti à mauvaiſe intention, puiſque ſes ſujets cauſerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent; ils ſe mirent en embuſcade & bleſſerent deux ou trois Eſpagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Eſpagnols demeurerent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'eſtrade une partie de la ſeconde veille avoit refuſé d'obeïr, ſous pretexte qu'il eſtoit Treſorier de l'Empereur. Cette deſobeïſſance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan eſtoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait deſſein d'abandonner la Floride. Auſſi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de ſon logis qui eſtoit élevé, & d'où il pouvoit eſtre facilement entendu des ſoldats qui eſtoient aux environs. Là il dit que c'eſtoit une honte que l'on ſe mutinaſt tous les jours; & que l'on ne vouluſt point faire ſon devoir ſous couleur que l'on eſtoit Treſorier de Sa Majeſté. Qu'au reſte il ne comprenoit pas ces gens qui deſiroient retourner en Eſpagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroiſtre

qu'en lâches. Qu'on ſçauroit que ſur le point de ſe rendre maiſtres d'un vaſte & fertile païs, ils l'avoient honteuſement abandonné. Que comme il ne pouvoit ſouffrir qu'on leur fiſt un reproche ſi injurieux, à cauſe qu'il retomberoit en partie ſur luy, ils ne devoient point auſſi penſer à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit reſolu d'y perdre glorieuſement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que perſonne ſous pretexte de ſa charge, s'imaginaſt s'exempter de faire ce qui luy ſeroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teſte au premier qui n'obeïroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de reſſentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeïr. Car ils ſçavoient que le General eſtoit exact & ſevere, & qu'aprés s'eſtre ouvertement declaré, ſes menaces eſtoient à craindre.

CHAPITRE XI.

Les troupes arriverent à Colima, elles font du ſel & paſſent à Tula.

LEs Eſpagnols ſejournerent ſix jours à Quiguate, ils en partirent le ſeptiéme, & a-

prés cinq journées de marche en deſcendant le long du fleuve qui paſſe à Caſquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjoüit nos gens, qui eſtoient extrémement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoiſonnoient leurs fleſches. Ils deſeſperoient de pouvoir leur reſiſter parce que ſans ſe ſervir de fleſches empoiſonnées, ces Barbares avoient déjà trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoiſonnez, & l'on eſtima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours aprés l'arrivée des troupes, ils ſe mutinerent ſans raiſon, & ſe retirerent dans les bois avec leur Cacique. Enſuite de cette retraite les Eſpagnols demeurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amaſſé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des foreſts agréables & faciles à paſſer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée ſe campa. Aprés il y eut des ſoldars qui s'allerent promener ſur le bord de l'eau, où ils apperçûrent du ſable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en gouſta & ſentit qu'il eſtoit ſalé. Il en avertit ſes compagnons, &

dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit compoſer du ſalpeſtre, dont il ſe feroit de fort bonne poudre. Ils ramaſſerent donc ce ſable dans cette penſée, & taſcherent de tirer ſeulement celuy qui paroiſſoit azuré. Comme ils en eurent ſuffiſamment, ils le jetterent dans de l'eau, où aprés l'avoir lavé, ils le preſſerent entre leurs mains pour la faire couler ; puis ils le firent cuire à grand feu, & il ſe convertit en un ſel un peu jaune, mais tres-propre pour ſaler. Les Eſpagnols réjoüis de cette nouvelle invention, ſe rafraîchirent huit jours à Colima, & firent proviſion de ſel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faiſoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropiſie. Ainſi les uns perdirent la vie pour avoir eu du ſel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur beſoin.

Aprés que nos gens ſe furent fournis de ſel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour ſortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de ſel. De là ils paſſerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé ; & au quatriéme ſur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes eſtoient haraſſées. Mais le lendemain il prit ſoixante fantaſſins avec cent chevaux, &

fut reconnoiſtre cette ville, qui eſt ſituée dans un pays plat entre deux ruiſſeaux. Les habitans qui ne ſçavoient rien de ſa venuë, ſe mirent en armes lors qu'ils le virent, ils ſortirent contre luy & furent ſecondez de pluſieurs femmes qui ſe battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les pouſſerent juſques dans la ville où ils entrerent peſle meſle. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes ſe battirent en deſeſperez, & montrerent tous qu'ils preferoient la mort à la ſervitude.

Reinoſo durant la meſlée entra dans une maiſon, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, auſquelles il fit connoiſtre qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'appercûrent ſeul ſe jetterent de furie ſur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & meſme par les parties naturelles. Reinoſo pour ſe debaraſſer s'agite, ſe remuë avec violence, & frappe ſi fort du pied, que le plancher qui n'eſtoit que de roſeaux creve. Et comme l'un de ſes pieds paſſe par le trou, il tombe ſur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au ſecours, dans la penſée que cela luy ſeroit honteux qu'on viſt que des femmes luy fiſſent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainſi Reinoſo, un autre Eſpagnol entra dans une chambre au deſſous, & parce qu'il oüit du bruit en haut, il regarde & voit une jambe qui paſſoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cauſe qu'elle eſtoit nuë & hauſſa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux ſoldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un eſtat pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empécher de mordre & de frapper Reinoſo. Ainſi ils luy ſauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'euſt eſté ſecouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'hiſtoire de la Floride, j'apprens que Reinoſo vit encore, & qu'il eſt au Royaume de Leon où il a pris naiſſance.

Il arriva ſur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbaleſtriers, fort méchant homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. Il luy porte d'abord un coup de lance, l'Indien pare d'un grand baſton, & en décharge un ſi rude coup ſur le viſage de Paez, qu'il luy caſſe toutes les dents, & le laiſſant tout étourdi ſur la place il ſe retire glorieuſement.

Alors comme il ſe faiſoit déjà tard, Soto fit ſonner la retraite, & revint au camp, fort ſurpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniaſtreté que les hommes. Il y demeura ſur la place pluſieurs Barbares ; mais du coſté de nos gens, il n'y eut que des bleſſez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut ſenſiblement faché.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Tula.

LE lendemain du combat, les Eſpagnols entrerent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & ſur le ſoir le General envoya de coſté & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui eſtoient en ſentinelles ; mais ils n'en purent tirer aucune réponſe, touchant les choſes qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils ſe jettoient par terre & ſe laiſſoient traîner. Deſeſperant donc de les emmener au camp, ils leur oſterent à tous la vie.

Les Eſpagnols trouverent dans la ville de Tula pluſieurs cuirs de vaches paſſez avec le

poil, & s'en ſervirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrerent auſſi des cuirs crus avec de la chair de vache, ſans qu'ils ayent vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, auſſi bien que les femmes ſont tres-difformes. Ils ont la teſte longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dés le moment de leur naiſſance, juſqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont auſſi le viſage fort laid, parce qu'ils ſe le défigurent avec des pointes de caillou, & particulierement les lévres qu'ils noirciſſent aprés les avoir découpées. Ainſi ils ſe rendent ſi épouvantables, qu'on ne les peut preſque regarder ſans frayeur. Ajoûtez que leur eſprit eſt encore plus mal fait que leur corps.

La quatriéme nuit que nos gens eſtoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à ſi petit bruit, que les ſentinelles ne les apperçûrent que quand ils fondirent ſur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbaleſtriers, que ſans leur donner le temps d'appreſter leurs arbaleſtes, ils les contraignent de ſe retirer en deſordre vers le poſte de Guſman. Ce Capitaine ſort auſſi-tôt, &

charge les Barbares qui ſe battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la reſiſtance que fait Guſman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Eſpagnols ſe battoient courageuſement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confuſion eſtoit ſi grande, à cauſe de l'obſcurité, que l'on frapoit auſſi-tôt ſur ceux de ſon party que ſur les autres. Nos gens pour ſe reconnoiſtre & ne ſe point bleſſer, ſe donnerent promptement pour mot ſaint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluſpart, au lieu de fléches avoient des bâtons de cinq à ſix pieds, parce que l'Indien qui auparavaut avoit caſſé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ſes camarades eſperans un pareil bonheur, pluſieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Eſpagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du General en fut ſur tout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit ſa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en déchargea un tel coup ſur le dos qu'il l'étendit à ſes pieds, & l'eût aſſommé ſans quelques ſoldats qui accoururent. Il arriva de cette ſorte pluſieurs autres accidens, dont les Eſpagnols ſe raillerent

depuis, à cauſe que ce n'eſtoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons ; mais ils ne laiſſerent pas d'opiniaſtrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçaſſent à grands coups de lances, & les miſſent pluſieurs fois en deſordre, Ils reſiſterent avec courage juſqu'au jour ; mais alors ils ſe retirerent dans un bois proche un ruiſſeau qui paſſoit prés de la ville. Les Eſpagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en deſeſperez, & ne reſpiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Enſuite nos gens rentrerent dans le camp pour panſer les bleſſez, qui eſtoient en aſſez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

CHAPITRE XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Eſpagnols.

APrés le combat quelques Eſpagnols allerent ſelon leur couſtume voir les morts & les bleſſez, & cependant Gaſpard Caro, qui dans la meſlée avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ſes amis pour aller chercher le

le ſien qui s'en eſtoit fuy par la campagne. Caro retrouva ſon cheval, & arriva en le chaſſant devant luy au champ de bataille, où il rencontra quatre fantaſſins, dont l'un appellé Salazar, voulut faire voir ſon adreſſe à piquer, & monta ſur le cheval que Caro chaſſoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantaſſins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buiſſons prés d'eux. Les Cavaliers auſſi-tôt s'avancerent, l'un d'un coſté, & l'autre de l'autre, pour empécher le Barbare d'échaper. Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû, & eſt ſuivi de ſes compagnons, dont l'un va en diligence aprés luy, & l'autre doucement, l'Indien qui ſe voit inveſti de toutes parts, ſort des buiſſons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbaleſtriers. Cette hache eſtoit fort bien affilée, & avoit un manche plus d'un demi-braſſe de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un ſi furieux coup ſur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié, & le bleſſe tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va enſuite teſte baiſſée à un autre ſoldat & le traitte de la meſme façon que Carrença.

Salazar qui eſt ſur le cheval de Caro, & qui voit ſes deux camarades mal-traitez, attaque avec furie l'Indien qui de crainte du

cheval gagne un cheſne qui eſtoit là. Salazar le pourſuit, l'approche le plus prés qu'il peut, & luy porte inutilemeut quelques coups d'épées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne ſçauroit s'aider de ſon arc, à cauſe des branches, il quitte l'arbre, ſe met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache ſur l'épaule du cheval qu'il la luy fend. Cependant arrive Gonçalo Silveſtre qui ſuivoit à petit pas, dans la penſée que ſes compagnons battoient aiſément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à luy, & luy décharge un coup de toute ſa force, mais Silveſtre l'évite avec tant d'adreſſe que la hache ne fit que couler ſur la rondache : & auſſi-tôt il donne à l'Indien un revers de ſon épée dont le coup le bleſſe à la poitrine, au viſage, au front, & luy coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, ſe lance ſur ſon ennemi. Silveſtre pare de ſa rondache, & luy donne un ſi furieux revers de ſon épée au deſſaut des coſtes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux : de ſorte qu'il tombe mort à ſes pieds.

Au meſme temps ſurvint Caro, qui fâché de voir ſon cheval en l'eſtat où il eſtoit, le mene au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Eſpagnols qui ſe piquoient d'adreſſe & de courage, & que meſme il leur euſt oſté la vie ſans Silveſtre qui avoit genereuſement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardieſſe de l'Indien & la valeur de Silveſtre ; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Eſpagnols ; Soto qui en connoiſſoit le merite, luy dit que leur malheur eſtoit un effet de la fortune qui dans la guerre favoriſoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être ſi fort irrité de la bleſſure de ſon cheval, parce qu'elle eſtoit legere. Que du reſte il ſouhaitoit de voir celuy à qui Silveſtre avoit oſté la vie, & là-deſſus il ſe rendit, avec pluſieurs de ſes Officiers, au lieu où eſtoit le corps de l'Indien, dont la valeur le ſurpris de nouveau, aprés avoir entendu des bleſſez les particularitez du combat.

CHAPITRE XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.

TAndis que les Eſpagnols ſejournerent à Tula, ils firent diverſes courſes par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils

prirent pluſieurs Indiennes & pluſieurs Indiens de tout âge, mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils deſiroient de les obliger à ſuivre, ils ſe jettoient par terre & faiſoient ſeulement connoiſtre qu'on les laiſſaſt, ou qu'on leur otaſt la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniaſtreté, tuoient les hommes qui eſtoient capables de ſe battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adreſſe ; mais elle eſtoit tellement farouche que s'il l'avertiſſoit de ſon devoir, elle luy jettoit à la teſte le pot, les tiſons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laiſſaſt faire, ou qu'on la tuaſt, & diſoit qu'elle n'eſtoit pas née pour obeïr : c'eſt pourquoy ſon Maiſtre ſouffroit qu'elle fit tout à ſa fantaiſie. Neanmoins elle ſe ſauva, de quoy Serrano fut fort aiſe.

Au ſeul nom de Tula, on appaiſe les enfans qui pleurent ; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voiſins. Lors que les Eſpagnols ſortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans : & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien reçûs, les enfans faiſoient de petites compagnies pour ſe battre les uns

contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choiſir l'un, ou l'autre des partis. Ceux de ſa troupe le prenoient auſſi-toſt pour leur Capitaine, & au meſme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faiſoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Eſpagnols qui eſtoient preſens luy commandoient enſuite de paſſer du coſté des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeïſſoit, & dés quil commençoit à crier Tula, ſes ennemis tournoient le dos : de ſorte que de quelque coſté qu'il ſe miſt, il emportoit toûjours la victoire.

Aprés que les eſpagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, a cauſe de leurs bleſſez, ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrerent dans la Contrée d'Utiangue en reſolution d'y paſſer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis : Car ſur la route ils ne firent que harceler les Eſpagnols par des attaques & des allarmes, de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'aſſez loin une quantité de fléches, & puis ils fuyoient. Mais comme on ſe battoit en pleine campagne, les Cavaliers les pourſuivoient & les perçoient ai-

ſement à coups de lances. Toutefois, ſans perdre cœur, dés qu'ils ſe pouvoient rallier vingt ou vingt cinq ſeulement, ils revenoient à grands cris fondre ſur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils ſe cachoient auſſi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux ſurprendre les Eſpagnols. Cependant rien ne leur reüſſiſſoit, & ils eſtoient toûjours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle eſtoit abandonnée. Le General dépécha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Eſpagnols. Les peuples de la Province d'Utiangue ſont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula; car ils n'ont ny le viſage défiguré, ny la teſte monſtrueuſe.

Lors que Soto & ſes Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle eſtoit ſituée dans une plaine fertile, arroſée de part & d'autre d'un ruiſſeau, avec des paſturages aux environs, & fermée de paliſſades; ils reſolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils eſtoient déjà à la my-Octobre de l'année 1541. ils ne ſçauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainſi ils la fortifierent, & firent proviſion de bois, de

gros millet, de raiſins ſecs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent auſſi à la chaſſe force Lapins, Cerfs, & Chevreüils, dont ils ſe regalerent & ils n'euſſent pas eſté mieux en Eſpagne, ny plus commodément que dans Utiangue. Il eſt vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea ſi fort qu'ils demeurerent un mois & demy ſans pouvoir ſortir; mais le bon feu qu'ils faiſoient les garantiſſoit aiſément du froid.

Certes, quand je viens à conſiderer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Eſpagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne ſongerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cauſe que les habitans du pays ne ſe donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune eſtime. On aſſûre en effet que des Navires eſtant perís ſur la coſte, & les Indiens ayant trouvé des bourſes pleines d'argent, ils emporterent les bourſes dans la vûë qu'elles leur pouvoient ſervir, & laiſſerent ce qui eſtoit dedans, parce qu'ils n'en ſçavoient pas l'uſage.

CHAPITRE XV.

Stratageſme du Cacique d'Utiangue, avec la découverte de la Province de Naguatex

LE Cacique qui connut que les Eſpagnols paſſoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit reſolution de les en chaſſer. Il eſſaya pour cela d'amuſer le General par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit, & qui l'aſſeuroient que leur Cacique ſe rendroit bien-tôt à la ville. Mais ſous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoiſtre les troupes; afin que ſur le raport qu'ils en feroient, on deliberaſt des moyens de les artaquer en ſeureté. Les Eſpagnols qui ne ſe méfioient point de ces Indiens, leur laiſſoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faiſoit dans la place. Cependant Soto averti du deſſein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entraſſent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniaſtrerent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obeïr par force, puis qu'à leur égard la douceur paroiſſoit inutile. C'eſt pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, eſtant une nuit en ſentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulierement de Soto ; car il donna de grandes loüanges à Argote, qui paſſa depuis pour un brave ſoldat ; & les Indiens qui connurent que leur deſſein eſtoit découvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens, à cauſe qu'on avoit beſoin de gens de ſervice. Mais parce qu'aprés ſept ou huit jours de courſe, ils ne revinrent qu'avec peu de priſonniers ; le General choiſit deux cens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieuës dans le pays juſqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il ſurprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un aſſez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint aprés à Utiangue, où le reſte de l'Armée l'attendoit, & commençoit à craindre pour luy, parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il eſtoit parti. Mais ſon retour diſſipa leur crainte, & l'on ſongea ſeulement à ſe réjoüir & à partager les priſonniers.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE III.

DE LA FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les avanture des Espagnols dans ces contrées, & leurs preparatifs pour le Mexique.

CHAPITRE I.

Entrée des troupes en Naguatex.

APRE'S cinq mois de sejour à Utiangue, le General en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante-deux ; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, & passa par des terres fort bonnes & fort peuplées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

te n'eſt que les Barbares l'attaquerent aux paſſages des bois & des ruiſſeaux ; mais ils fuioient au meſme temps qu'on leur faiſoit teſte. Nos gens ſe rendirent donc heureuſement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurerent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur eſtoient neceſſaires, ſans que les habitans s'y oppoſaſſent que foiblement.

Il y avoit ſix jours que les Eſpagnols eſtoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuſer auprés de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il eſtoit ſi honteux de ſa conduite, qu'il n'oſoit le viſiter à preſent ; mais qu'auſſi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confuſion, il ne manqueroit pas à ſon devoir. Que cependant il commanderoit à ſes vaſſaux d'obeïr exactement à ſes ordres, parce qu'il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faiſoit ; qu'on le pouvoit aſſeurer qu'il ſeroit fort bien reçû, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-deſſus les Envoyez s'en retournerent tres-ſatisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens, avec plus de cinq cens hommes de ſervice. Ils dirent au General qu'ils luy preſentoient des plus conſiderables perſonnes de la Province, pour le ſervir & pour les tenir en oſtage, en attendant la venuë du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fiſt plus d'Indiens priſonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Eſpagnols que pour empeſcher que l'on ne ravageaſt ſes terres, & que l'on ne priſt ſes ſujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres ſervirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûë que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux, auſſi bien que des ſoldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex, & marcha juſques à une autre Province accompagné de pluſieurs autres Indiens, que le Cacique luy envoya avec des vivres.

CHAPITRE II.

Fuite de Guſman.

AU bout de deux lieuës, les Eſpagnols trouverent à dire Diego Guſman * brave

* Carmona l'appelle François.

Cavalier;

Cavalier ; mais grand joüeur, qui eſtoit venu dans la Floride tres-bien équipé de toutes choſes. Le General auſſi-toſt commanda de faire alte, & d'arreſter les principaux Indiens, juſques à ce qu'on euſt des nouvelles de Guſman. On s'informa donc parmy les Eſpagnols où pouvoit eſtre ce Cavalier ; & il ſe trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit joüé aux cartes * armes & bagage. Que s'eſtant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy eſtoit écheuë, lors qu'on partagea les priſonniers de la Province de Naguatex. Qu'il avoit payé tout le reſte de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gagnée que dans quatre ou cinq jours il la luy envoyeroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroiſſoient plus. Si bien qu'on le ſoupçonna de s'eſtre retiré parmy les Barbares à cauſe de la honte qu'il avoit d'avoir joüé ſon équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on ſçût que l'Indienne eſtoit fille du Cacique. C'eſt pourquoy Soto qui eſtimoit Guſman, ordonna

* Elles eſtoient de cuir faute d'autres.

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait aſſaſſiner, & que luy, afin de punir une ſi noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyerent promptement où ils penſoient qu'on apprendroit des nouvelles de Guſman, & leurs meſſagers qui allerent & revinrent en un jour, raporterent qu'il eſtoit avec le Cacique; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Eſpagnols. Là-deſſus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'aſſeurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne ſentoit point ſon priſonnier; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'eſtre plus ſeur de ce qu'on leur avoit raporté, ils le ſupplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui allaſt vers les Indiens. Qu'ils luy proteſtoient que ſon Cavalier ſe rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit ſa derniere reſolution. Qu'il priſt ſeulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier eſtoit vivant. Ils ajoûtoient que ſi leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'aſſeuroient, les trois au-

tres ſe ſoûmettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une ſi haute opinion de la prudence du General, qu'ils eſtoient perſuadez qu'il ne porteroit pas ſes reſſentimens ſur d'autres que ſur eux, & que meſme il ne conſentiroit jamais que trois perſonnes de qualité mouruſſent pour un ſoldat, qui avoit lâchement deſerté ſans y eſtre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ſes Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit propoſé, & luy commanderent d'aller vers Guſman, & à Gallego, qui eſtoit amy de ce Cavalier de luy écrire ſa penſée, ſur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout ſon équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au meſme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer ſon ſoldat; ou qu'il proteſtoit de mettre tout à feu & à ſang, & de faire mourir tous les Indiens qui eſtoient en ſon pouvoir. Lors que Guſman euſt vû ce qu'on luy mandoit, il grifonna ſon nom avec du charbon, pour faire connoiſtre qu'il vivoit, & ſupplia l'envoyé d'aſſûrer les Eſpagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et auſſi-toſt le Cacique répondit, que comme Guſman eſtoit libre de demeurer ſur ſes ter-

res, il ne le contraignoit pas auſſi d'en ſortir. Qu'à la conſideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené ſa fille, il le traiteroit toûjours fort civilement; & ſe conduiroit de la ſorte envers les Eſpaguols, qui s'eſtabliroient dans ſa Province. Qu'aprés tout, Soto ne ſeroit jamais loüé de faire mourir les ſujets d'une perſonne qui recevoit ſes gens avec amitié. Que neanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-deſſus, & qu'il en uſeroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniaſtreté de Guſman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, reſolut de paſſer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de ſervice, lors qu'ils l'eurent tous accompagné juſqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-meſmes à leurs propres ennemis.

CHAPITRE III.

De la Province de Guacane.

NOs gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex; & at-

riverent à la Province de Guacane, dont les peuples eſtoient bien differens de leurs voiſins. Ceux de Naguatex eſtoient doux, civils, & amis des Eſpagnols; & les habitans de Guacane, barbares, & leurs ennemis jurez. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïſſoient, & leurs preſenterent pluſieurs fois bataille. Mais les noſtres la refuſerent toûjours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne deſiroient pas expoſer les autres à la furie des ennemis. Auſſi pour n'avoir aucune occaſion d'en venir à un combat; ils doublerent leur marche, & traverſerent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois ſur la pluſpart des maiſons, à cauſe que ceux de cette Province avoient oüi parler des grandes choſes, que Nugnez & ſes compagnons avoient faites au nom de Jeſus-Chriſt dans les regions de la Floride, où ils avoient eſté tandis qu'ils eſtoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ny ſes camarades ne penetrerent jamais juſques à Guacane, ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation eſtoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puiſſance de Dieu en faveur des malades qu'ils

gueriſſoient avec des ſignes de croix. Ainſi les habitans de Guacane ſurpris de ces merveilles, ſe perſuaderent que mettant des croix ſur leurs maiſons, ils ſe garantiroient de tout danger. Et par là on peut connoiſtre la facilité qu'il y a de convertir à la foy les peuples de la Floride, & que l'exemple eſt plus puiſſant pour les porter au bien, que la force & la violence.

CHAPITRE IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE General partit de Guacane, dans le deſſein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, eſtoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaſſent entierement ſon Armée. Il eſtoit d'ailleurs faſché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit priſe, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'eſt pourquoy il ſouhaitoit avec paſſion, que la Floride qui eſt vaſte & fertile, fuſt habitée par les Eſpagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la penſée que s'il mouroit ſans commencer un établiſſement, il ne s'aſſembleroit de pluſieurs années de ſi braves troupes que les ſiennes. Ainſi il ſe repentoit de ne s'eſtre pas habitué dans la contrée d'Achuſſi, & deſiroit reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il eſtoit loin de la mer, & qu'il perdroit du temps à chercher un port, il avoit reſolu qu'à ſon arrivée au Chucagua, il baſtiroit une ville ſur le bord de ce fleuve. Qu'il feroit deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des perſonnes fidelles, qui deſcendroient le long du fleuve juſqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexique, de Cuba, & autres pays que dans la Floride, on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes ſortes de choſes. Il eſperoit que par ce moyen les Eſpagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui eſtoit neceſſaire à une habitation. Cela ſe pouvoit aiſément executer ſans la mort, qui interrompit de ſi glorieux deſſeins.

Le General au ſortir de Guacane traverſa ſept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'établir. Mais parce qu'il avançoit à grandes journées, les Eſpagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre eſtoient tres-abondantes en vivres & tres-agreables,

à cauſe des vergers & des ruiſſeaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'eſtoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crut auſſi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort bien reçû par toute cette étenduë de pays; de ſorte que nos gens paſſerent tres-heureuſement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir ſix vingts lieuës de traverſe. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës juſques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle eſt ſur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maiſons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique eſt ſur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes eſtoit devant cette place, à la teſte d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ſes ſujets. Les Eſpagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les ſoldats qui ſuivoient en queuë, & ſe rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fiſt retirer les femmes, & que chacun ſauvaſt ce qu'il avoit de meilleur. Et au meſme temps noſtre armée avance pour donner, mais les Barbares ſans tirer une ſeule fleſche lâchent le

pied ; les uns entrent dans la ville, & la pluſpart traverſent le fleuve en nacelles & ſur des traineaux, & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas deſſein de ſe battre, mais ſeulement d'arreſter l'ennemy pour favoriſer ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient, fondent ſur eux, en attrapent quelques-uns ſur le bord du fleuve, & prennent dans la ville pluſieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper Le General envoya aprés offrir à Anilco la paix avec ſon amitié, & luy demander l'honneur de ſes bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre, & fit ſeulement ſigne de la main aux Envoyez qu'ils ſe retiraſſent.

Les Eſpagnols ſe logerent dans la ville, où ils demeurerent quatre jours. Cependant ils ſe fournirent de nacelles & de traîneaux, & traverſerent le fleuve ſans qu'ils fuſſent empéchez par les Indiens ; enſuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez, & entrerent dans la contrée de Guachoia.

CHAPITRE V.

De Guachoia, de ſon Cacique & de la guerre des Indiens.

APrés le paſſage de ce deſert, la premiere habitation que les Eſpagnols trouve-

rent, ce fut la Capitale de Guachoia. Elle porte le nom de ſa Province, & eſt au bord de Chucagua, ſituée ſur deux éminences ſeparées ſeulement par un terrain uny, qui ſert de place à la ville, compoſée de trois cens feux, moitié ſur l'une de ces colines, & moitié ſur l'autre. La maiſon du Cacique eſt au pluhaut de ces deux éminences. Nos gens ſurprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ſes ſujets eſtonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir, ils s'enfuirent & ſe retirerent vers le Chucagua qu'ils paſſerent en batteaux avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Eſpagnols s'emparerent de la ville où ils ſe logerent, à cauſe qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la pluſpart des Provinces qu'on a traverſées, ſont ennemies les unes des autres; je vais rapporter icy de quelle maniere les habitans de ces diverſes regions ſe font la guerre. Les Indiens d'une Province ne ſe battent pas contre ceux d'une autre par une ambition déreglée de s'emparer de leur pays, ny ne mettent point d'Armée ſur pied pour ſe livrer bataille. Ils ſe dreſſent ſeulement des embuſcades les uns aux autres, &

ſe pillent à la peſche & à la chaſſe, en un mot, par tout où ils rencontrent leur avantage. Ils ſe tuent auſſi quelquefois & ſe prennent priſonniers. Mais de ceux qui ſont pris, les uns ſe changent pour d'autres, & le reſte demeure eſclave; à qui l'on coupe les nerfs du cou de pied de l'une des jambes, afin de les empécher de fuïr. Que ſi par hazard la guerre s'allume tout à fait, ils font le degât ſur les terres de leurs ennemis, mettent le feu dans les villages, & ſe retirent. Voilà comme les habitans de la Floride ſe battent Province contre Province, & deviennent vaillans & hardis, à cauſe qu'ils ſont perpetuellement en guerre, & toûjours ſous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la diviſion regne parmy eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée eſt broüillé avec tous ſes voiſins; il eſt certain que la conqueſte de tous le pays en eſt plus aiſée, & que la diſcorde où ils s'entretiennent pourra un jour cauſer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, aprés qu'ils ſe furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia; Le Cacique qu'on appelloit du nom de ſa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refuſé de faire la paix avec les Eſpagnols, il voulut profiter de l'occaſion que la fortune luy preſentoit de ſe vanger de ſon ennemy. Il dépécha donc vers le General quatre des

principaux de ſa Province, avec pluſieurs gens de ſervice, chargez de fruit & de poiſſon. Ils ſupplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à preſent il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur ; & que s'il obtenoit permiſſion de l'en venir aſſeurer de bouche, il ſe rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maiſtre qu'il luy avoit obligation ; & que comme il eſtimoit particulierement ſon amitié, il ſe donnaſt la peine de le venir voir quand il luy plairoit, & qu'il ſeroit bien reçû. Les Indiens ſatisfaits de cette réponſe s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il differa de ſe rendre au camp, envoya chaque jour ſept ou huit perſonnes faire compliment au General, pour reconnoiſtre avec adreſſe par leur moyen, ſi les Eſpagnols ne changeoint point de volonté, & s'il ſeroit prudemment de les venir voir. Mais comme il ſçût qu'on en uſeroit bien, il ſe rendit au quartier ſur le midy accompagné de ſes principaux ſujets, tous parez de plumes, & fort leſtes à la maniere du pays.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Vengeance de Guachoia.

QUand le General aprit que Guachoia eſtoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il ſortit de ſa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il paſſa enſuite avec eux dans une ſalle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voiſines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conqueſte du pays. Cependant le Cacique eſternua; & auſſi-toſt les Indiens de ſa ſuite qui s'eſtoient rangez contre les murailles de ſa ſalle s'inclinerent, & eſtendirent les bras. Ils témoignerent encore au Cacique leur reſpect de pluſieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fuſt avec luy, l'éclairaſt, le deffendiſt, & le conſervaſt. Les Eſpagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines couſtumes qui s'obſervoient generalement par tout le monde.

Alors comme on s'eſtoit aſſez entretenu,

on ſervit ſur table, & le Cacique mangea avec Soto ; les Indiens de bout antour d'eux, juſqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent enſuite dîner dans une autre ſale, qu'on leur avoit preparée ; & ſur le ſoir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le ſervir. Les autres ſe retirerent au de là du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Eſpagnols ſejournerent à Guachoia.

Durant ces choſes le Cacique qui eſtoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes ſortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la pluſpart de ſes ſujets. Que pour faciliter le paſſage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts batteaux qui deſcendroient ſept lieuës par le Chucagua, juſqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve. Qu'aprés ils remontroient par l'Anilco juſques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës ; & que tandis que les vaiſſeaux deſcendroient, & remontroient, le reſte des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous enſemble où ils ſouhaiteroient. Le General ſe laiſſa perſuader, à

cauſe qu'il deſiroit ſçavoir ſi la Province d'Anilco luy ſeroit commode pour le deſſein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'eſtablir paiſiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cét endroit luy ſeroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit reſolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûës toutes particulieres, & que l'on ne ſçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Eſpagnols, il ſe vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage ſur luy. De ſorte que lors qu'il eut engagé le General, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis; & alors Soto ordonna à Guſman de s'embarquer luy, & ſa compagnie avec quattre mille Indiens, & pluſieurs rameurs armez d'ares & de fléches. Ce Capitaine entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & deſcendit le long du fleuve. Auſſi-toſt le General avec tous les autres Eſpagnols, & Guachoia avec deux mille de ſes ſujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de ſervice, & arriverent tous au même têms à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'eſtoit point alors. Neanmoins les habitans diſputerent courageuſement le paſſage de la riviere; mais comme ils

virent qu'il leur eſtoit impoſſible de reſiſter d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les ſujets de Guachoia y entrent de furie, pillent, & ſaccagent le temple, où eſtoit la ſepulture des Seigneurs de la Province, avec les richeſſes d'Anilco. Dans ce temple eſtoient les armes & les enſeignes, que les ſujets d'Anilco avoient gagnées ſur leur voiſins, & aux portes ſe voyoient ſur des lances les teſtes des plus conſiderables vaſſaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique oſterent ces teſtes, & mirent promptement en leur place celles de quelques ſujets d'Anilco. Ils reprirent les enſeignes, renverſerent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois recûs, & tuerent tout ſans eſpargner âge ny ſexe. Mais ils exercerent principalement leur rage ſur les enfans à la mamelle, & ſur les vieillards. Ils arrachoient d'abord à ceux-cy leurs habits, & leur oſtoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du ſexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de fléches avant qu'ils retombaſſent à terre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Retour du General à la ville de Guachoia, avec ſes preparatifs pour le Mexique.

SOto averty des cruautez que faiſoient les gens de Guachoia, en fut extrémement irrité; parce que le deſſein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco, étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arreſter le deſordre, il fit promptement ſonner la retraite, blaſphema le Cacique de tout le malheur, & commanda aux truchemens de publier que ſur peine de la vie aucun ne miſt le feu, & ne maltraitaſt d'avantage les ſujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vaſſaux de Guachoia n'executaſſent en cachette tout ce que la rage leur inſpireroit; Il ſortit de la ville d'Anilco, & prit ſa marche vers la fleuve, avec ordre aux Eſpagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amuſaſſent derriere, & ne fiſſent main-baſſe ſur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieuë, que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient oſé bruſler, aprés les défenſes du General, avoient mis malicieuſement de la braiſe aux coins des maiſons qui n'eſtoient que de paille ; de ſorte qu'au moindre ſouffle de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embraſé. Le General voulut rebrouſſer chemin, pour empécher que la ville ne fuſt toute conſumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua ſa route, & ſe rendit à Guachoia, où il ſe déchargea de tout le ſoin des troupes ſur ſes Capitaines, pour s'appliquer tout à fait a ſes deſſeins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaiſſeaux, d'amaſſer des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de conſtruire des brigantins. Mais comme il eſperoit que Dieu luy feroit la grace de le conſerver, juſques à ce qu'il euſt accomply ce qu'il ſouhaitoit, il avoit déja jetté les yeux ſur des Officiers & des Soldats, en qui il ſe confioit d'avantage pour leur donner la conduite des vaiſſeaux qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit auſſi arreſté, qu'aprés le départ des brigantins, il paſſeroit avec les batteaux du Cacique Guachoia, de l'autre coſté du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il ſçavoit par le moyen de ſes coureurs, que cette Province eſtoit fertile & peuplée ; & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maiſons n'eſtoit pas fort loin du Camp. Il avoit déja dépéché vers le Cacique, qui tenoit la cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de ſon Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu inſolemment aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-toſt il extermineroit tous les Eſpagnols. Que c'eſtoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour eſtre la proye des oiſeaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ſes divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation ſi deteſtable. Soto qui eſtoit ſage fit parler avec honneſteté à ce Barbare; de ſorte qu'il l'obligea de changer de langage & de ſentiment. Toutefois Soto eſtant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique eſtoient trompeuſes, & qu'il conſpiroit avec les Seigneurs des Provinces voiſines contre les Eſpagnols; il ſe tenoit ſur ſes gardes dans l'eſperance de chaſtier un jour cette trahiſon. Car il commandoit encore plus de ſix cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit reſolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reſte de l'Eſté & l'Hyver prochain, juſqu'à ce qu'il euſt reçû le ſecours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aiſément en-

voyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaiſſeaux qui auroient voulu venir.

CHAPITRE VIII.

Mort de Soto.

LOrs que Soto ne ſongeoit plus qu'aux moyens de s'établir, & de tirer quelque fruit de ſes travaux, il fut attaqué le vingtiéme de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fievre qui d'abord parut peu de choſe, mais qui s'augmenta ſi fort qu'il la jugea luy-méme mortelle. Il commença donc dés le troiſiéme jour de ſon mal à ſe reſigner entierement à la volonté de Dieu; il fit ſon teſtament & ſe confeſſa avec beaucoup de devotion & de douleur de ſes pechez. Enſuite il eut ſoin qu'on appellaſt ſes Officiers, & comme il eut nommé en leur preſence pour General Loüis de Moſcoſo d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obéir à celuy qu'il avoit choiſi, afin de leur commander juſques à ce que ſa Majeſté leur envoyaſt un ordre contraire. Là-deſſus il prit leur ſerment ſelon les formes, & ajoûta que Moſcoſo poſſedoit les qualitez d'un grand-

Capitaine. Aprés il commanda de faire venir trois à trois les ſoldats qu'il eſtimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la converſion des infidelles, & de ſoûtenir l'honneur de la Couronne d'Eſpagne, & ſur tout de conſerver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ſes paroles, il les embraſſa & leur dit adieu avec beaucoup de reſſentiment de ſon coſté & de larmes de leur part. Il paſſa cinq jours à les entretenir ainſi les uns les autres; & au ſeptiéme qu'il rendit l'eſprit, il ſe mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en ſa faveur auprés de ſon Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, aprés avoir conſumé à la conqueſte de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naiſſance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & eſtoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au deſſus de la mediocre, le viſage riant & tant ſoit peu bazané. Du reſte tres-bon homme de cheval. Heureux dans ſes entrepriſes, ſi la mort n'euſt rompu le cours de ſes deſſeins. Vigilant, adroit, qui aymoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la diſcipline; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les ſoldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui ſoit entré dans le nouveau monde.

Tant de rares qualitez le firent generalement regreter de toutes les troupes.

CHAPITRE IX.

Funerailles de Soto.

LEs Eſpagnols qui aimoient paſſionnément Soto, eurent un tres-ſenſible déplaiſir, de ne luy pouvoir faire d'honnorables funerailles. Ils conſideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui apprendroient le lieu de ſa ſepulture, viendroient le deterrer, & feroient à ſon corps toutes les barbaries que la haine leur inſpireroit. Ils en avoient effectivement ainſi uſé envers pluſieurs ſoldats, & commis ſur eux toutes ſortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, & mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres. Et vray-ſemblablement on apprehendoit qu'ils ne s'emportaſſent contre le General, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager ſenſiblement les troupes en ſa perſonne. C'eſt pourquoy les Eſpagnols pour oſter la connoiſſance du lieu où il ſeroit enterré, reſolurent de luy rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choiſirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine,

où il y avoit pluſieurs foſſes que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces foſſes le corps de Soto, ſur lequel ils répandirent encore pluſieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de ſa ſepulture, & diſſimuler leur triſteſſe, ils firent courir le bruit que le General ſe portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouïſſance de ce qu'il avoit recouvert ſa ſanté, & comme en des feſtes publiques, ils caracolerent long-temps ſur la foſſe, pour en oſter la connoiſſance aux Barbares, & leur dérober en quelque ſorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent meſme, afin de mieux reüſſir dans ce deſſein qu'avant leurs courſes, aprés avoir remply toutes les foſſes à l'égal de celle du General, on jettaſt une quantité d'eau deſſus, ſous pretexte d'empécher que les chevaux ne fiſſent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens ſe douterent de la mort de Soto, & du lieu où il eſtoit. Car lors qu'ils paſſoient ſur les foſſes ils s'arreſtoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la ſepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la foſſe, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

ſçavoir la profondeur. Aniaſco, Cardenioſa, & autres * firent donc un ſoir ſemblant de peſcher pour ſonder ce fleuve, & raporterent qu'il avoit neuf braſſes d'eau au milieu. On reſolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chéne, que l'on ſcia & creuſa d'un coſté de la hauteur d'un homme, & la nuit ſuivante Aniaſco & ſes compagnons deterrerent le General ſans bruit, & le mirent dans le creux du chéne, ſur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent enſuite ſur le fleuve, au lieu qu'ils avoient ſondé, & il alla auſſi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ſes nouvelles, & qu'afin de les amuſer on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choſes, & qu'à ſon retour qui ſeroit dans peu de temps il les devoit courageuſement executer.

---

* Abbadia, Tinoto, Guſman, Arias.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Reſolution des troupes, aprés la mort de leur General.

APrés la mort de Soto, pas un de ſes Officiers n'eut le courage de pourſuivre le deſſein qu'il avoit eu de s'eſtablir dans la Floride. C'eſt pourquoy ils reſolurent d'abandonner ce pays, où l'amour & le reſpect qu'ils portoient à leur General, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables ſont ceux qui ſe devoient oppoſer à une ſi lâche reſolution, & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniaſco qui avoit heureuſement contribué à la découverte de pluſieurs Provinces, & qui eſtoit obligé par honneur d'achever une conqueſte ſi illuſtre & ſi utile à toute l'Eſpagne, s'offrit luy-meſme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il ſe piquoit d'eſtre excellent Geographe, il ſe flatta de les conduire facilement en ce Royaume, & ne ſongea point aux foreſts ny aux deſerts qu'il falloit paſſer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de ſortir de la Floride luy rendoit toutes choſes aiſées. Les autres Eſpagnols qu'il s'eſtoit offert de mener

au Mexique, croyoient auſſi que rien ne les arreſteroit dans leur voyage, parce que la paſſion qu'ils avoient d'abandonner leur conqueſte les aveugloit, & qu'ils haïſſoient la Floride, à cauſe qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils eſtoient d'ailleurs portez à quitter leur entrepriſe, à cauſe d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où eſtoit l'Armée, il y avoit d'autres Eſpagnols qui ſubjuguoient les Provinces qui eſtoient vers l'Occident. Nos gens qui ajouſtoient trop legerement foy à ces bruits, diſoient que ces eſtrangers dont parloient les Barbares eſtoient des troupes ſorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriſer dans leur deſſein. Là-deſſus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; reſolus de ne ſe détourner de coſté ny d'autre. Ils s'imaginoient que ſuivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne conſiderant pas qu'ils eſtoient dans des hauteurs differentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, &ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions; mais il eſt certain qu'elles n'eſtoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant decouverts.

CHAPITRE XI.

Superſtition des Indiens.

JE quitteray icy un moment le cours de mon hiſtoire, pour raporter une choſe aſſez remarquable touchant la ſuperſtition des Barbares. Lors que les Eſpagnols ſortirent de Guachoia, ils furent ſuivis d'un Indien de ſeize à dix-ſept ans, fort bien fait de ſa perſonne, comme le ſont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moſcoſo auſquels il s'eſtoit joint, le voulurent empeſcher au bout de quelque temps de paſſer outre, & ſe mirent meſme en eſtat de le chaſſer de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils apprehenderent que ce ne fuſt un eſpion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en preſence d'Ortis, qui luy demanda par l'ordre du General, ce qui l'obligeoit à quitter ſes parens pour ſuivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit eſté abandonné dés ſon enfance, & à qui le pere, ny la mere n'avoient rien laiſſé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçû dans ſa maiſon, & fait élever avec ſes enfans. Mais que comme ce genereux bien-faicteur eſtoit malade à mourir, on l'avoit choiſi pour eſtre enterré tout en vie avec luy; parce qu'on diſoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y ſervir dans ſes beſoins. Que pour luy il avoüoit, qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur; mais non pas juſqu'à ſouffrir qu'on le miſt tout vif avec luy dans ſon tombeau. Qu'ainſi afin s'eviter une ſi facheuſe mort, il avoit ſuivi les troupes, aymant mieux eſtre eſclave que de mourir ſi cruellement. Le General & ceux qui eſtoient preſens à ce recit, apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux perſonnes de qualité s'obſervoit dans la Floride, comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, ſous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le ſerviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien ſon couronnez de gloire, & recompenſez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampaſcha d'un mot qui ſignifie le haut monde, &

l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils diſent que vont les méchans.

CHAPITRE XII.

Arrivée des Eſpagnols à Auché, avec la mort de leur guide.

JE reviens où j'en eſtois de l'hiſtoire. Les Eſpagnols aprés une traitte de plus de cent lieuës, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils ſe rafraîchirent deux jours dans la Capitale, qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils ſe furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils apprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un deſert de quatre jours de traverſe. Le Cacique leur donna donc des gens de ſervice chargez de gros milet pour ſix jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes, juſqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d Auché avec ces Indiens, & ſe rendirent heureuſement au deſert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à

peu s'étrecit de telle maniere qu'elle ſe perdit entierement. Neanmoins ils ne laiſſerent point d'avancer ſix jours, ſans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faiſoit accroire qu'il les menoit de la ſorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne ſortoient point des bois; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines; ils obſervoient de prés leur guide, & apperçûrent qu'il les conduiſoit malicieuſement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Le General auſſi-tôt commanda d'appeller cet Indien, de luy demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Eſpagnols huit jours durant; luy qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du deſert. A cela il répondit d'abord ſi peu raiſonnablement, que Moſcoſo fâché de voir ſes troupes en un ſi pitoyable eſtat, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher ſur luy les Lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit eſtre devoré, il ſupplia qu'on fiſt retirer les chiens, & qu'il découvriroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On luy accorde ſa demande, & il proteſte qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de ſon Cacique, qui luy avoit dit que n'ayant pas aſſez de forces pour combattre ouvertement les Eſpagnols, il a-

voit determiné de les défaire par adreſſe. Que pour reüſſir en cette entrepriſe, il l'avoit choiſi; & luy avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mouruſſent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout, il luy avoit promis de grandes recompenſes; ſinon qu'il devoit s'aſſeurer de perdre cruellement la vie. Qu'il s'eſtoit donc vû contraint d'obeïr à ſon Cacique, & de faire ce qu'eux-meſmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainſi ſa faute eſtoit excuſable; mais qu'elle ſeroit encore bien plus digne de pardon, s'ils conſideroient le peu de ſoin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en euſſent parlé comme ils faiſoient maintenant, il leur euſt tout avoüé, & les euſt remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie, qu'il les tireroit du deſert en peu de temps, & s'il y manquoit, qu'il s'offroit d'endurer toutes ſortes de ſupplices. Le General & ſes Officiers indignez de cette trahiſon, ne reçûrent point ſes excuſes, & crurent tous qu'il ne ſe falloit plus fier en luy. De ſorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moſcoſo & ſes Capitaines en furent marris, & ſe virent plus en peine qu'ils n'avoient encore eſté; parce qu'ils ne ſçavoient où trouver un autre guide, ayant alors ren-